N° 120. 15 Mai 1909.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

CONNAIS-TOI

par

Paul HERVIEU

The play « Connais-toi » is entered according to act of Congress, in the year 1909, by M Paul Hervieu, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Connais-toi à la Comédie-Française

Où, quand et comment, dans quelles conditions et à la suite de quelles circonstances M. Paul Hervieu a écrit *Connais-toi*, on en aurait en vain cherché le récit dans les journaux, à la veille de la représentation de cette pièce à la Comédie-Française. M. Paul Hervieu compose ses œuvres dans une retraite qui, pour n'avoir rien de farouche ni d'austère, est pleine de dignité ; il veille à ce que leur représentation en soit préparée dans une réserve silencieuse ; et ses œuvres portent la marque de ce rare caractère.

C'est ce qu'avec beaucoup de verve observait, au lendemain de la répétition générale, dans sa soirée parisienne du *Figaro* « Un Monsieur de l'Orchestre » — mais pourquoi ne pas l'appeler par son nom ? — M. Miguel Zamacoïs, l'étincelant auteur de *Bohemos* et des *Bouffons :*

« Pour les pauvres journalistes dramatiques, professionnellement obligés à courir de théâtre en théâtre ouïr des pièces si souvent bâclées, et jetées au petit bonheur sur le tapis vert de la scène comme une carte bonne ou mauvaise, les œuvres longuement pensées et soigneusement écrites, comme est celle de M. Paul Hervieu, sont de délicieuses oasis.

» Je ne voudrais pas être littérairement plus « pompier » qu'il ne sied à un soiriste bien parisien, mais l'audition d'une de ces pièces de tenue, œuvres de conscience et de probité, après l'audition de tant de comédinettes et de petites affaires puériles me donne l'impression que je gravis un bel escalier de marbre monumental après avoir escaladé pas mal d'escaliers de service. Il me semble, à chacune de ces manifestations dramatiques qui révèlent un si louable souci de dignité littéraire, que je vois passer un beau carrosse de gala attelé à la Daumont succédant à une file de fiacres grinçants et cahotants.

» Et c'est un exemple réconfortant dans ces temps de cabotinage effréné, de lettres aux journaux, d'auto-interviews et de confidences tambourinées, que celui de quelques Paul Hervieu mûrissant dans le silence de leur tour d'ivoire des œuvres graves, bâties sur un plan laborieusement établi avec des matériaux choisis, solides et d'une qualité rare.

» Car *Connais-toi* n'a pas d'histoire publique. L'histoire secrète de cette belle comédie s'est déroulée dans le cerveau et dans le cœur de son auteur. Il y a pensé, il l'a écrite en prenant son temps. Et puis il l'a portée à la Comédie-Française qui ne pouvait que l'attendre et la désirer.

» La première indiscrétion et la première « publicité » données à l'affaire, ç'a été l'annonce de la mise en répétition. Un peu plus tard on a appris que la pièce était au point, et quelques jours après que la répétition générale était irrévocablement fixée au samedi 27 mars à deux heures de l'après-midi... Le samedi 27 mars nous sommes venus, nous avons vu... et M. Paul Hervieu a vaincu. C'est simple comme bonjour. »

Par exemple, dès la première représentation jouée, la presse, usant de son droit et accomplissant son devoir, commente chaque fois abondamment les œuvres nouvelles de M. Hervieu. Comme elles donnent toujours beaucoup à penser, elles donnent beaucoup à écrire. Et non seulement les critiques professionnels en prennent texte pour leurs articles mais encore les purs lettrés, les moralistes, et aussi ceux d'entre nos écrivains qui réunissent les mérites de ceux-ci et les qualités de ceux-là, comme M. Marcel Prévost qui, dans le même journal que M. Zamacoïs, commençait ainsi une de ses récentes chroniques de quinzaine :

« Pendant de longs mois, grâce à Paul Hervieu, nos colonnes Morris seront autant de petits temples de Delphes au fronton desquels s'inscrira le conseil de la pythie : Connais-toi !... Les affiches des troupes de passage arrêteront le regard des gens de province sur ce mystérieux impératif, tandis qu'ils se promèneront d'un pas tranquille le long du mail ou dans la rue des Bernardins. Plusieurs fois par semaine, tous les journaux de France contraindront le lecteur à l'imprimer un instant sur sa rétine. Ainsi ceux mêmes qui n'auront pas vu ou pas lu la pièce — et il n'y en aura guère — n'échapperont pas à la hantise des deux mots jadis proposés au pèlerin devant le seuil du sanctuaire d'Apollon. Comme ce pèlerin, ils nous inviteront à tourner un instant notre regard vers l'horizon intérieur... Ne voilà-t-il pas un effet dont le moraliste moderne a le droit de se montrer aussi glorieux que du succès de sa tragédie ? »

Chronique très ingénieusement commencée mais non moins judicieusement terminée par ces mots :

« Nobles œuvres, celles qui, après nous avoir « diverti » au sens pascalien du mot, se prolongent ainsi dans notre réflexion et jusque dans l'économie de notre vie quotidienne. »

***

Quant aux critiques professionnels, ils ont analysé, discuté, loué, cette œuvre avec toute la considération due au talent qui y est manifesté et, d'une façon plus générale, au caractère de l'auteur. M. Paul Hervieu est, à juste titre, reconnu comme le créateur d'un genre à qui revient une place importante dans le théâtre moderne : la tragédie bourgeoise ; or la plupart des critiques ont remarqué que cette pièce nouvelle de M. Hervieu a, plus encore que les précédentes, tous les caractères apparents de la tragédie. D'abord : les trois unités, d'action, de temps et de lieu. Ensuite : le style ; et encore, à la simple audition, les critiques n'ont-ils pu, comme ils pourront le faire à la lecture, se rendre compte à quel point cette œuvre est d'un style qui l'apparente effectivement à nos grandes tragédies classiques ; car c'est par les qualités mêmes qui font la valeur des vers de celles-ci que se distingue la prose de celle-là : la précision dans l'élégance, la vérité dans la noblesse, et l'harmonie soutenue dans le rythme.

***

M. Francis Chevassu estime — encore dans *le Figaro* — que cette pièce est digne de figurer, dans le théâtre de M. Paul Hervieu, à côté de ces chefs-d'œuvre qui s'appellent *la Course du flambeau* et *les Tenailles :*

« On retrouve dans *Connais-toi* la beauté dépouillée et hautaine, la sobriété rigoureuse qui confèrent à chacune des pièces de l'éminent écrivain la grandeur d'une tragédie. M. Paul Hervieu se plaît à instituer de graves débats qui montrent le conflit de l'idéal et de l'instinct, la révolte de l'être moral contre les forces hostiles de la nature. Dans cette lutte, celui-ci est presque toujours vaincu... L'auteur de *Connais-toi* éprouve, semble-t-il, une joie amère à constater combien la volonté la plus fière est débile devant les énergies qui viennent du fond obscur de l'animal humain. Ainsi les personnages de M. Paul Hervieu, comme les héros des tragédies antiques, semblent être les jouets dont le destin s'amuse. Mais ce ne sont point les puissances surnaturelles qui s'acharnent contre eux ; ils portent leur fatalité en eux-mêmes et le pessimisme ironique du dramaturge les asservit plus étroitement que ne faisaient leurs victimes les dieux ombrageux et jaloux. De là cette gravité, cette noblesse, qui pénètrent tout l'œuvre de M. Paul Hervieu et dont semble encore empreinte la leçon de tolérance et de bonté qui s'en dégage. Qu'elle est désolée et mélancolique, cette miséricorde ! C'est le fait d'un philosophe qui a pénétré les cœurs avec trop de lucidité pour ne pas être amené d'abord à les plaindre. Elle procède plus encore de la clairvoyance de son esprit que de la faiblesse de son cœur. Il y a en cet observateur désabusé une probité exacte qui répugne à faire porter au pauvre monde une justice trop lourde... »

M. Robert de Flers déclare, dans *la Liberté*, que la soirée où fut repré-

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

CONNAIS-TOI

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

PAUL HERVIEU

M. Paul Hervieu

Photographie de M. Louis Labat.

Connais-toi *a été représenté pour la première fois, à la Comédie-Française, le 29 mars 1909.*

PERSONNAGES

Général de Sibéran	MM. LE BARGY.
Doncières	R. DUFLOS.
Jean de Sibéran	DEHELLY.
Pavail	GEORGES GRAND.
Un Valet de pied	DÉCARD.
Clarisse de Sibéran	Mmes J. BARTET.
Anna Doncières	M. LECONTE.

La scène se passe à la campagne, de nos jours.

Pour tout ce qui concerne la mise en scène de *Connais-toi*, s'adresser à M. Balcourt, à la Comédie-Française.

A. BERT

Pavail. Clarisse.

SCÈNE PREMIÈRE — Pavail : *« J'apportais le livre dont je vous ai parlé dernièrement. »*

CONNAIS-TOI

ACTE PREMIER

Le salon d'un petit château. Au fond, la vue d'un parc, par deux fenêtres et une porte vitrée sur un perron. A gauche, porte à deux battants donnant sur un couloir. A droite, porte à deux battants donnant sur un petit salon. A gauche, une grande table-bureau. A droite, une petite table avec une coquette écritoire. Des consoles avec vases de fleurs, des statuettes de bronze, des sièges répartis. La cheminée est d'angle, à droite, au second plan.

Scène première

CLARISSE, puis PAVAIL

Au lever du rideau, elle est à sa correspondance devant la petite table, à droite. Il arrive par le fond. Il hésite sur le seuil. Elle l'aperçoit.

CLARISSE. — Quoi, c'est vous, Pavail?... Mon mari est justement allé à la place; et il va fulminer de n'y pas trouver son officier d'ordonnance...

PAVAIL. — Le général ne m'avait pas commandé de me tenir à sa disposition.

CLARISSE. — Et vous êtes resté chez vous à faire la grasse matinée?

PAVAIL. — Non, madame. Je n'arrive pas de chez moi. Je suis sorti de bonne heure. J'ai flâné, j'ai erré. Je m'étais proposé de passer par ici, en regagnant mon domicile.

CLARISSE. — Qu'est-ce qui vous amène à cette heure-ci?

PAVAIL, avec un reste d'embarras. — J'apportais le livre dont je vous ai parlé dernièrement.

Il le lui remet.

CLARISSE. — Quelle bizarre idée, pour une promenade, de vous en être chargé.

PAVAIL. — Il n'est pas bien lourd.

CLARISSE. — Je devais l'envoyer prendre un de ces jours... Pavail, vous vous servez là d'un prétexte?... Vous avez une autre raison de venir?

PAVAIL. — Vous me scrutez, madame, d'une façon qui ferait perdre contenance.

CLARISSE. — Parfaitement. Vous êtes embarrassé. Et moi, je devine pourquoi vous êtes là.

PAVAIL. — En vérité!

CLARISSE. — C'est que vous n'avez pas la conscience tranquille.

PAVAIL. — Ayez la condescendance, madame, de vous expliquer?

CLARISSE. — Volontiers!... Voici : Hier soir, pendant que le général était à cette table de jeu, et que vous étiez, vous, avec Anna et moi, il vous a lancé une apostrophe par-dessus son épaule. Le sujet était insignifiant; le ton n'avait que la brusquerie ordinaire. Vous avez riposté par un regard seulement, mais très aigu, très hostile, et que vous m'avez vu surprendre... Je déduis que votre but, ce matin, doit être d'effacer, en hâte, la mauvaise impression que j'ai pu garder?

PAVAIL. — Mettons que ce soit cela. Il me serait précieux, j'en conviens, de m'être acquis votre indulgence pour les cas où j'encours du blâme.

CLARISSE, bienveillamment. — Je ne demande qu'à vous faire dissiper les ombres chaque fois que vous m'en avez mis dans la tête. J'en suis toujours aux conjectures sur le personnage que vous êtes?

PAVAIL, avec timidité. — J'entrerai dans ces détails à un autre moment...

CLARISSE. — Voyons, Pavail, pourquoi êtes-vous ainsi envers mon mari? Ne lui avez-vous pas de grandes obligations? C'est lui qui a pris soin de votre éducation?

PAVAIL. — J'aperçois que vous avez des données superficielles sur mon histoire.

CLARISSE. — Le général m'a raconté qu'au temps où il était capitaine il se trouva commander un détachement pour contenir des troubles dans la région où vous êtes né. Votre père était, paraît-il, un professeur, un humanitaire, qui voulut s'interposer entre l'émeute et la force armée...

PAVAIL. — Oui. Il avait été maintes fois emprisonné comme révolutionnaire. Son intervention dans les péripéties dont vous parlez lui valut d'être tué sur une barricade, sans que l'on ait établi de quel camp la balle était partie. Je n'avais à cette époque que trois ans. Ma mère était morte en me mettant au monde... La femme du jeune capitaine avait un petit garçon, Jean de Sibéran, qui est aujourd'hui votre beau-fils. Elle l'adorait tant qu'elle s'émut d'apprendre qu'un autre enfant, à peine plus âgé, était sans asile ni subsistance, par la suite d'événements où son propre mari avait tenu un rôle. Elle vit en moi une graine d'insurgé, un futur brigand, qu'il était peut-être encore temps de modifier selon ses vœux. Elle s'imposa de me faire élever. Et M. de Sibéran eut la générosité de le lui permettre. Je n'ai su que tardivement d'où je sortais, et quel sang désordonné était en moi. J'objecterai même que j'ai su tout cela trop tard, lorsque je me trouvais dans une position sociale pour laquelle je n'avais pas été vraisemblablement créé. Mme de Sibéran m'avait fait entrer dans la carrière dont le choix se présentait le plus naturellement à son esprit: j'étais sous-lieutenant, comme son fils, quand mourut cette femme vénérée. Je peux dire que nul ne la pleura plus que moi. Je sentis, sur sa tombe, une détresse de pauvre chien.

CLARISSE. — Je démêle bien que vous n'avez pas voué à mon mari des sentiments aussi dévoués.

PAVAIL. — Je serais injuste de ne pas reconnaître que, sans être bon pour moi, il n'a jamais été véritablement méchant.

CLARISSE. — Je m'étonne qu'il vous soit possible de doser, avec tant de certitude, la part de chacun des époux dans la protection que vous avez reçue.

PAVAIL. — Longtemps, je n'avais eu, à cet égard, que des intuitions. Le général me les a confirmées lui-même, un jour que je m'étais attiré sa colère.

CLARISSE. — Pour quelle cause?

PAVAIL, hésitant. — J'aurais là un embarras particulier à vous répondre.

CLARISSE. — Excusez mon indiscrétion.

PAVAIL. — Après tout, madame, avec une personne comme vous, l'absolue franchise doit être un signe de plus haut respect encore que certains scrupules de politesse... La chose arriva, il y a cinq ans, lorsque le général s'est remarié...

CLARISSE. — Ce fut à propos de mon mariage?

PAVAIL. — A ce moment-là, par une constance importune, je jugeais que la première Mme de Sibéran était de celles qui ne doivent pas être remplacées. Comme de juste, je n'avais pas formulé mon opinion. Mais je m'abstins d'assister aux cérémonies. Le général provoqua une explication, au cours de laquelle il lui plut d'établir, avec dédain, que j'étais, d'ailleurs, libre de toute gratitude envers lui, et que, personnellement, il ne s'était jamais intéressé à moi. Sa démonstration fut l'évidence même.

CLARISSE. — Comment n'y eut-il pas alors de scission définitive entre vous deux?

PAVAIL. — C'est le fils de la morte, c'est Jean de Sibéran qui me contraignit à demander mon pardon. Il s'évertua pour me le faire obtenir; et il me rendit impossible d'en éviter les conséquences. J'ai, pour votre beau-fils, les tendresses émues d'un frère aîné. Il me semble que sa mère, en me plaçant auprès de cet enfant gâté, m'a légué la mission de l'exaucer aveuglément. Au surplus, Jean était seul qualifié, entre la mémoire de sa mère et l'acte de son père, pour me dicter la juste appréciation.

CLARISSE. — De sorte que, finalement, vous ne vous êtes pas dérobé aux fonctions qui vous attachent à la personne du général.

PAVAIL. — Il m'a mandé à ce poste ainsi qu'il a toujours procédé à mon sujet : par ordre impérieux... Rien ne défera que, d'origine, j'aie été à ses yeux un captif, une petite chose vivante conquise sur l'ennemi. Encore maintenant, je ne peux me sentir qu'un affranchi. Ce mot évoque, n'est-ce pas? les idées de perfidie et d'ingratitude. Pour moi, il me fait songer, quand je m'interroge, à de lointaines indépendances, à des hostilités de races qui survivraient incorrigiblement.

CLARISSE. — Savez-vous bien, Pavail, que vous êtes un compagnon peu rassurant!

PAVAIL. — Oh! madame, ne vous méprenez pas! Personne auprès du général ne remplirait les strictes devoirs de ma charge plus méticuleusement que je ne m'y applique. En expédition, je me ferais tuer pour couvrir son existence. Je revendique seulement, devant vous, le droit de ne pas lui subordonner les instincts de mon cœur, mes pensées intimes, mes libertés d'homme...

CLARISSE. — Je ne m'arrogerai pas de titre à vous juger. Je réprouve, bien entendu, votre état d'esprit envers le général. Mais je vous regarde comme une nature blessée, douloureuse...

PAVAIL. — C'est bien cela.

CLARISSE. — Jusqu'à présent, votre physionomie m'avait paru très différente des autres, impénétrable. J'en avais une sorte de malaise, presque de l'irritation contre vous.

PAVAIL. — Et maintenant?

CLARISSE. — Mon opinion sur vous vient de prendre, en quelques points, une teinte plus claire.

PAVAIL. — Ah!

CLARISSE. — Votre piété pour celle qui fut votre seconde mère témoigne d'une sensibilité que je n'étais pas sûre de discerner en vous. J'entrevois que votre amitié doit être rebelle à se donner, mais qu'elle serait peut-être capable d'un rare dévouement.

PAVAIL. — Oh! madame, vous n'auriez qu'à en faire l'épreuve!

CLARISSE. — Je ne me flatte pas d'être votre amie. Vous m'avez, au contraire, appris combien je fus pour vous la détestable intruse qui allait remplacer votre bienfaitrice.

PAVAIL. — Mon mauvais vouloir n'a pas résisté à mes premières rencontres avec vous. J'ai vite compris comment M. de Sibéran avait immolé le souvenir, dès qu'il s'était vu en votre présence.

CLARISSE. — Ah! vraiment! Vous avez eu tant de promptitude à faire amende honorable! Je vous en sais gré. Mais vous vous seriez même dispensé, sans doute, de me porter une malveillance préalable si vous aviez pris vos renseignements sur moi.

PAVAIL. — Oh! madame! le pouvais-je? Je n'ai même pas su quand ni comment votre mariage se décidait.

CLARISSE. — Il n'y avait aucune intrigue de ma part dans les circonstances qui me faisaient devenir la femme du général. Celui-ci avait exprimé à une vieille parente l'intention de ne pas demeurer veuf. Il n'exigeait ni la fortune, ni la beauté : une fille pauvre devait lui convenir, pourvu qu'elle fût de bonne naissance, sagement élevée, de prestance aussi à ne pas l'humilier. M. de Sibéran préférait que la future eût coiffé sainte Catherine. Et, surtout, il demandait qu'elle ne fût pas romanesque, en proclamant vouloir se préparer une vieillesse tranquille auprès d'une nature de tout repos. Tel était l'idéal auquel on estima que je répondais... Vous voyez que l'ombre de ma devancière n'avait pas à s'effaroucher de mon introduction au foyer qui avait été le sien : ce n'était pas la passion déchaînée ni le fol amour qui allait s'y installer avec moi.

PAVAIL. — Il m'a paru pourtant que le général était animé pour vous d'un sentiment très vif, je dirai même violent?

CLARISSE. — Il était probablement moins assagi qu'il ne l'avait présumé. Cela lui aura fait prendre son parti que je fusse moins terre à terre, plus vibrante que le type de femme dont il avait entendu faire choix.

PAVAIL, comme malgré lui. — Me permettez-vous une question?

CLARISSE. — Laquelle?

PAVAIL, avec la crainte de ce qu'il ose. — Vos espérances à vous, les souhaits que vous aviez formés, quand vous étiez jeune fille, en avez-vous trouvé la réalisation dans le mariage que vous avez fait?

CLARISSE. — S'il y avait quelque déception dans ma vie, je devrais éviter d'en faire la confidence.

PAVAIL. — Pourquoi?

CLARISE. — Par devoir, par fierté, par manque d'intimité avec personne.

PAVAIL. — Cependant...

CLARISSE, à un valet de pied entré par la gauche. — Qu'est-ce que c'est?

LE VALET DE PIED. — M. Doncières est rentré. Il m'envoyait savoir si Mme Doncières n'était pas ici.

Pavail marque à ces mots une promptitude pour s'en aller.

CLARISSE, au valet de pied. — Non. Elle ne rentrera que pour l'heure du déjeuner. (Le valet de pied sort.) Le cousin de mon mari s'impatiente, tandis que sa femme s'attarde à une étude de paysage au bord des étangs.

PAVAIL, pressé de partir. — En retournant chez moi, je passerai à sa recherche.

CLARISSE. — Comme il vous plaira! Vous la préviendrez qu'on la réclame.

PAVAIL, partant déjà. — Parfaitement.

CLARISSE. — Excusez-moi de vous avoir tenu si longtemps...

PAVAIL, s'arrêtant par un effort de politesse. — Oh! madame! C'est au contraire moi qui abusais...

CLARISSE. — J'ai été très contente de causer ainsi avec vous.

PAVAIL. — Je garderai de cet entretien une profonde reconnaissance.

CLARISSE. — Au revoir.

Pavail lui baise la main et sort. Pensivement, elle le regarde s'éloigner.

Scène II

CLARISSE, SIBERAN

CLARISSE, à son mari entré par la droite. — N'avez-vous rien à dire au lieutenant Pavail?

SIBÉRAN. — Pourquoi me demandez-vous cela?

CLARISSE. — On pourrait le rappeler. Il sort d'ici.

SIBÉRAN. — Lui!... (Il fait un bond comme pour le poursuivre.) .. Depuis quand y était-il?

CLARISSE. — Depuis une demi-heure.

SIBÉRAN. — Oui!... Il a eu le temps! Il est venu pour payer d'audace, pour donner le change, pour se créer un alibi...

CLARISSE. — Que voulez-vous dire?

SIBÉRAN. — Ma chère Clarisse, Pavail est l'amant de notre cousine.

CLARISSE. — Pavail!... Oh!... Comment pouvez-vous avancer pareille chose?

SIBÉRAN. — Vous savez qu'Anna était allée, dès l'aube, soi-disant à une étude de plein air. Vous vous souvenez qu'il y a une heure et demie environ, moi, je vous ai quittée me rendant à une affaire de service. Mon cousin, pour se promener, m'accompagnait... Nous sortîmes du parc. Nous étions encore en forêt, nous rapprochant du pavillon que Pavail a loué pour logement. Tout à coup, nous voyons une femme en sortir. Par la silhouette discernée à travers la distance, par la couleur de la toilette,

c'était Anna. D'ailleurs, la personne frappée aussi de notre apparition au loin avait immédiatement bondi hors de la route, et filé sous bois. Doncières et moi, nous n'avions pas échangé un mot; mais son impression était d'accord avec la mienne, puisqu'il se rua subitement à la poursuite de celle qui détalait. Tout ça fut accompli si vite que la question de m'en mêler n'eut pas le temps de se poser pour moi. Je prêtai l'oreille, sans percevoir aucun éclat de voix. J'attendis, sans que nul reparût. La fugitive avait une grande avance et le pied leste. Avec le brouillard matinal, accroché aux branches et traînant dans les taillis, elle a pu échapper.

CLARISSE. — En tout cas, Doncières est rentré seul. Il est là-haut à faire demander où est sa femme. Celle-ci va survenir, à son tour; et elle vous répondra que vous avez eu la berlue.

SIBÉRAN. — Quelque chose rendra ses dénégations malaisées : avant que Doncières s'engageât sous les arbres, je le vis s'arrêter pour ramasser un gant qu'on venait de laisser tomber devant lui. Comme, aussitôt, il reprit sa course de plus belle, j'en conclus qu'il avait reconnu sa trouvaille pour être à sa femme. Quant à mon rôle, il s'est donc borné à ce que j'aille heurter contre la porte du lieutenant. J'étais pressé de lui dire son fait. Mais j'eus beau procéder impérativement, on ne m'ouvrit pas. Ensuite de cela, étant appelé en ville pour divers ordres à donner, j'ai pu m'assurer que Pavail avait bien fait chez lui la sourde oreille puisqu'on ne l'avait vu, ni au quartier, ni dans les bureaux, ni où que ce fût.

CLARISSE. — Je ne peux tout de même pas croire qu'il serait accouru ici pour me jouer une infâme comédie!

SIBÉRAN. — Vous a-t-il fourni une raison valable de sa visite?

CLARISSE. — Pas précisément...

SIBÉRAN. — Vous avez dû le trouver soucieux, gêné?

CLARISSE. — Au premier abord, oui.

SIBÉRAN. — Parbleu! Tout le dénonce!... Dans cette démarche impudente, il cherchait à savoir, jusque sous notre toit, ce qu'il advenait de sa maîtresse...

CLARISSE. — Le fait est qu'il s'est retiré précipitamment, dès qu'il a été avisé qu'Anna était encore dehors.

SIBÉRAN. — Vous voyez bien: il courait après la chance de se croiser, peut-être, avec elle, et de se concerter tous les deux.

CLARISSE. — Mais non, décidément!... Mais non! Je veux résister à toutes ces fausses apparences... Je le veux, tout au moins, en considération d'Anna. Comment aurait-elle cessé d'être vertueuse?

SIBÉRAN. — Dans sa petite cervelle, elle aura sans doute décrété que son mari l'excédait.

CLARISSE, à elle-même. — Ce n'est pas une raison?

SIBÉRAN. — Rien ne l'intéresse. Elle n'a pas d'enfant!

CLARISSE, tristement. — Je sais ce que c'est que de n'en pas avoir. Et je n'apercevrais pas, en cela, une atténuation pour elle de s'être déshonorée.

SIBÉRAN, voyant de loin Anna. — La voici!

CLARISSE. — Ah!

SIBÉRAN. — Faites-vous édifier par elle-même. Je suis là, vous me rappellerez.

Il sort par la droite.

Scène III

CLARISSE, ANNA, entrant par le fond.

CLARISSE, anxieuse. — Enfin, c'est vous, Anna!... Vite, apprenez-moi où vous étiez?

ANNA, angoissée. — A votre air, je comprends que vous êtes renseignée...

CLARISSE. — Ainsi, ce que le général achève de m'exposer, cela se rapportait vraiment à vous?... C'est bien vous que l'on a vue?

ANNA, maniant et froissant le gant qui lui reste. — C'est contre moi, oui, que l'on a une pièce de conviction.

CLARISSE. — Pouvez-vous expliquer d'une manière acceptable que vous ayez franchi le seuil de cette habitation-là?

ANNA. — Si j'avais eu cette ressource, je ne me serais pas sauvée.

CLARISSE. — Pourtant, vous ne rentrez pas sans avoir inventé quelque justification?

ANNA, découragée, brisée. — Je ne saurais faire que des contes à dormir debout... Je n'ai pas le front, je n'ai pas l'énergie qu'il faudrait pour échafauder mensonge sur mensonge. Dès le début, je perdrais contenance...

CLARISSE. — Votre mari est là-haut. Vous n'allez pas vous présenter sans défense à son interrogatoire!... Vous pouvez convenir que vous avez été imprudente, écervelée. Vous pouvez alléguer qu'en vous rendant là-bas, vous auriez bravé un défi, soutenu une gageure. Mais on n'a pas la preuve que vous soyez irrémédiablement coupable!

ANNA. — J'aurai beau prétendre que je suis innocente, je ne le prouverai pas non plus. Je vais être désormais aux prises avec le doute aigu, les soupçons furieux... Il y a des instants où je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je fasse la situation nette en avouant tout de suite...

CLARISSE. — Et après?

ANNA. — Eh bien, mon mari refuserait, ou non, de me garder. Je saurais à quoi m'en tenir. Ce ne serait pas cette existence de pièges et de sournoiseries, ces questions, ces insinuations qui me feront bouillir!...

CLARISSE, montrant sa sévérité. — Dois-je penser, au moins, que vous regrettez votre faute? que vous en avez du remords?

ANNA, avec des larmes. — Je n'ai jamais eu de mauvais sentiments envers mon mari. En ce moment, je donnerais tout au monde pour ne pas lui avoir causé de peine... Ah! si j'avais pu prévoir de pareilles suites, soyez certaine que je serais toujours restée sage!

CLARISSE. — Vous avez donc cédé à un amant sans avoir l'excuse de la grande passion?

ANNA. — Ah! je voudrais voir ce qui se passe dans l'âme des grandes passionnées, à la minute où elles sont prises en flagrant délit!... Il y en a beaucoup qui doivent, comme moi, se dire, trop tard, les mêmes choses.

CLARISSE. — Ne nous occupons que de vous.

ANNA, suppliante. — Alors, n'admettez-vous pas qu'une femme puisse subir un vertige de la raison?... un affolement passager de tout son être?

CLARISSE, nerveusement. — Oh! n'invoquez pas l'irresponsabilité, la suggestion, le somnambulisme!... Regardons-y de bonne foi : vous avez rencontré un personnage qui contrastait avantageusement avec le

mari accoutumé, plus jeune et plus beau que lui, assez différent des autres hommes et très captivant. Vous êtes allée à celui-là! Vous êtes allée à de l'enivrement!... Cela n'implique pas de causes surnaturelles : c'est tout naturel, trop naturel!

ANNA, se ressaisissant. — Je vois que j'ai lassé votre miséricorde.

CLARISSE. — Ne le prenez pas ainsi.

ANNA. — Vous ne me parlez plus comme une amie secourable.

CLARISSE, d'un ton moins dur. — Je me suis laissée aller à une remontrance inopportune. Je m'en fais un reproche; et je me mets à votre disposition.

ANNA. — Vous ne pouvez faire que le moment ne soit venu pour moi de comparaître devant mon mari.

CLARISSE. — Pourquoi pénétrer chez lui?... Si la rencontre avait lieu plutôt chez moi, je vous serais peut-être utile...

ANNA. — C'est dans un tête-à-tête avec lui que je dois en terminer.

CLARISSE. — Ne voulez-vous pas toutefois que je vous suive, pour me tenir à portée d'intervenir?

ANNA, bravement. — Merci! Je n'ai plus la peur abjecte qui me talonnait dans les bois. Laissez-moi me redresser toute seule de cette humiliation supplémentaire.

CLARISSE. — Vraiment, vous exigez?...

ANNA. — Oui, j'exige d'aller seule.

CLARISSE. — Dieu vous aide! (Anna sort par la gauche. Clarisse va rouvrir la porte de droite, et rappelle son mari.) Voulez-vous venir? Elle n'est plus là.

Scène IV

CLARISSE, SIBERAN

CLARISSE. — Les deux époux vont se retrouver en présence. Elle monte vers lui.

SIBÉRAN. — Eh bien! S'est-elle disculpée?

CLARISSE. — Elle ne l'a pas tenté avec moi.

SIBÉRAN. — Parbleu!

CLARISSE, avec une inquiétude. — Reste à savoir comment elle se comportera là-haut et ce qui peut s'ensuivre!

SIBÉRAN, rassuré. — Doncières a eu le temps de réfléchir. Il n'ameutera pas la maison de ses éclats.

CLARISSE. — J'aurais voulu prêter quelque assistance à cette malheureuse...

SIBÉRAN, vivement. — Faites-moi le plaisir de réserver vos bons offices à des infortunes plus respectables.

CLARISSE. — Je ne peux réprimer un mouvement de commisération quand je sens, si près de moi, rouler dans sa chute une de mes semblables.

SIBÉRAN, tranchant. — D'abord, Anna n'est plus votre semblable. Après ce qui est découvert à sa charge, vous devez la considérer comme n'étant plus de votre espèce.

CLARISSE. — Tout au moins, elle m'a stupéfiée! Jusqu'alors, j'avais bien discerné en elle une tendance à la coquetterie, un peu de sentimentalité. Ce sont des choses de l'imagination, dont il arrive qu'on ne soit pas maîtresse... Une femme peut même subir une attraction vers un être; elle peut se dire que c'est celui-là qu'elle aurait voulu aimer... Mais comment Anna s'est-elle laissé entraîner au delà? On ne livre pas son corps sans s'y être formellement décidée! Les pudeurs avertissent contre les surprises physiques. Il y a une révolte de tout l'être qui protégerait contre le moindre attouchement...

SIBÉRAN. — Ne cherchons pas à comprendre certaines créatures; mais veillons à nous en écarter. Sans ma parenté avec Doncières, j'aurais été plus circonspect avant d'admettre cette petite femme-là dans votre intimité.

CLARISSE. — Sa tenue n'avait jamais été répréhensible. On ne pouvait pas se douter...

SIBÉRAN. — Le fait est que nous avons été bien aveugles, tous ces jours-ci où l'intrigue avait élu domicile chez nous. Et mon cousin, au premier rang, est bien le traditionnel benêt!... Que diable! la vigilance essentielle d'un mari serait de connaître assez sa femme pour deviner quel est le genre d'homme qui serait plus particulièrement destiné à la mettre en péril. Mais, pas du tout!... Doncières nous vient passer ici son été, sachant qu'un beau garçon réside à proximité, un beau ténébreux! Et il n'avait pas découvert qu'Anna était de celles sur qui les mines sombres exercent tant de prestige... Mais moi, rien que moi, il y a pourtant des choses qui ne m'avaient pas échappé. Depuis quelque temps, je constatais chez Pavail des négligences de service, des airs absorbés, inexplicables...

CLARISSE, profondément. — Ah! celui-là! je lui en veux!... Tandis qu'il se faisait prendre pour une âme en peine, pour un cœur inassouvi, c'était, au contraire, un amant comblé! Pour un peu, j'en étais à le plaindre, à souhaiter qu'il rencontrât un peu de bonheur!... Oui, je lui en veux de son hypocrisie!

SIBÉRAN, avec supériorité. — Voyez-vous, ma chère amie, vous êtes la créature la plus honnête de la terre. J'ai pour vous une estime et une affection sans bornes. Mais ceci établi, vous m'irritez constamment par des velléités de confiance, par le crédit privilégié que vous accordez à ceux qui en méritent le moins. Je ne cesse pas d'avoir à y mettre bon ordre. Ainsi, l'autre jour encore, au sujet de ces braconniers... Mais si! Mais si! C'est assurément involontaire chez vous, mais je peux dire que, dès qu'il y a une canaille quelque part, vous avez la spécialité pour aller vous faire duper à ses boniments!

CLARISSE, doucement. — Tout au moins, c'est vous-même qui m'auriez désappris la méfiance en ce qui concerne Pavail, puisque vous l'aviez attaché à votre personne.

SIBÉRAN, autoritaire. — Ne discutez pas ça. Pavail était dressé à m'obéir. J'avais eu à le briser comme on fait d'une chaussure neuve. Mais il m'était devenu commode; il était à ma convenance. Je le jugeais bien souple. Et voilà pourquoi j'ai pu tenir à lui.

CLARISSE, avec plus de ménagements encore. — Vous auriez dû vous y prendre de manière à ce que ce fût lui qui tînt à vous.

SIBÉRAN. — Ah! S'il vous plaît! Ne m'enseignez pas à me conduire!... On a pour moi les sentiments qu'on veut. Je ne m'occupe que d'être en règle avec ma conscience; et, pour cela, il me suffit de sentir que, durant ma vie, chacun aura tiré de moi son équitable bénéfice, sans que j'aie été jamais l'obligé de qui que ce fût.

CLARISSE, avec une douloureuse amertume. — J'entends bien ce que vous mettez là dedans à mon adresse.

SIBÉRAN. — C'est qu'aussi vos ténacités m'ont fait perdre patience.

CLARISSE. — Je n'ai fait que vous soumettre de timides objections.

SIBÉRAN. — Je vous demande, en toute matière, de vous en rapporter à mon jugement, qui est le bon.

CLARISSE, près de fondre en larmes. — Je sais, oui, je sais.

SIBÉRAN. — Eh bien, quoi? Qu'est-ce qui vous prend? Voilà que vos yeux se gonflent. Allez-vous dire maintenant que c'est moi qui vous fais pleurer?

CLARISSE, se dominant. — Mais non, je ne dis plus rien. Je ne pleure pas.

SIBÉRAN, calmé. — A la bonne heure! Ne devenez pas nerveuse comme ça. C'est ridicule! Voyons, je ne vous querelle plus. Embrassez-moi.

CLARISSE, esquivant le geste et indiquant la porte de gauche qui s'ouvre. — Votre cousin.

Scène V

LES MÊMES, DONCIERES

SIBÉRAN. — C'est moi que tu cherches?

DONCIÈRES. — J'ai à m'entretenir avec toi.

CLARISSE, à Doncières. — Vous désirez que je ne sois pas là?

DONCIÈRES, à Clarisse. — En ce moment, j'aurais encore plus d'oppression à m'exprimer autrement que seul à seul avec votre mari.

CLARISSE. — Je m'en vais.

DONCIÈRES, à Clarisse. — Mais solidarisez-vous avec moi, n'est-ce pas?

CLARISSE, à Doncières. — De quelle façon?

DONCIÈRES, à Clarisse. — En laissant ma femme à elle-même.

SIBÉRAN, à Doncières. — Bien entendu! (A Clarisse.) Ne vous rendez pas auprès d'elle.

CLARISSE. — Je n'en ai aucune envie.

Elle sort par la droite.

Scène VI

SIBERAN, DONCIERES

DONCIÈRES. — Il ne m'est plus possible de douter, d'espérer... Anna est coupable.

SIBÉRAN. — Elle a reconnu qu'elle te trompait?

DONCIÈRES. — Elle ne m'a pas démontré le contraire... Après des bourdes, dont je t'épargne le récit, elle m'a déclaré brusquement : « Croyez ce qu'il vous plaira, et faites ce que vous voudrez. »

SIBÉRAN. — Et tu viens m'informer de ce que tu vas faire?

DONCIÈRES. — Tu es en quelque sorte mon chef de famille. J'ai la plus haute considération pour ton caractère. Sous le coup que je reçois, j'éprouve le besoin de m'appuyer sur toi, de me guider sur tes avis.

SIBÉRAN. — Il me faudrait d'abord avoir pénétré un peu tes propres intentions.

DONCIÈRES. — Avant tout, éviter le scandale.

SIBÉRAN. — C'est-à-dire?

DONCIÈRES. — Tu ne me conseilles pas, je présume, d'envoyer des témoins à ton officier d'ordonnance?...

SIBÉRAN. — Cela ne se conseille pas.

DONCIÈRES. — Mais, à ma place, tu te battrais?

SIBÉRAN. — J'aurais peut-être tort.

DONCIÈRES. — Mais tu le ferais?

SIBÉRAN. — Chacun a son tempérament. Moi, je verrais rouge.

DONCIÈRES. — Oui, on voit rouge... On a d'autres pensées aussi.

SIBÉRAN. — Je parle, tu comprends? en homme qui est férocement amoureux de sa femme.

DONCIÈRES. — Moi aussi, j'aimais la mienne. L'idée d'être trahi par elle m'aurait semblé aussi anormale, aussi accablante, que l'idée d'avoir, un jour, à me faire couper un bras...

SIBÉRAN. — Et maintenant?

DONCIÈRES. — Maintenant, je suis en face de l'amputation; et je me demande avec un tremblement si elle est inévitable. Mettre ma femme hors de mon existence, cela ne dépend que de moi. Ses derniers mots ont été pour souscrire à ce que je déciderai : elle se laissera dicter le divorce.

SIBÉRAN. — Alors, les choses sont faciles.

DONCIÈRES. — Elles ne le sont pas vis-à-vis de moi-même. Certes, je suis ulcéré. Je méprise ma femme, je l'exècre. Et, cependant, j'ai peur pour elle de sa tête de linotte. Que deviendra-t-elle de lamentable, une fois seule?

SIBÉRAN, fortement. — L'amant est là pour réparer. Il lui doit le mariage.

DONCIÈRES, craintivement. — C'est que, pour mon propre compte aussi, je me méfie d'avoir en moi des faiblesses, des lâchetés par lesquelles je sentirais plus tard que je suis toujours relié à ma femme...

SIBÉRAN, se désintéressant de lui. — En ce cas, mon cher, c'est à toi de t'interroger, de méditer. Tu es le seul maître de tes actes.

DONCIÈRES. — Je ne sais encore à quoi je me résoudrai. Mais si, contre toute vraisemblance, j'entrevoyais de me résigner peut-être, de pardonner à la longue... comment me jugerais-tu?

SIBÉRAN. — Je jugerais que tu as pris le parti qui t'agréait le mieux et que cela ne regarde que toi.

DONCIÈRES. — Nos liens de parenté nous unissent trop étroitement pour que tu te dispenses d'avoir une appréciation personnelle.

SIBÉRAN. — On n'est pas garant l'un de l'autre. Tu es bien libre d'arranger ta vie selon tes préférences.

DONCIÈRES. — Tes réponses sont trop manifestement évasives pour que je ne souhaite pas une absolue netteté. Voici le point à préciser : si je m'efforçais d'oublier les torts de ma femme, les oublierait-on aussi de ton côté?

SIBÉRAN. — Qu'entends-tu par là?

DONCIÈRES. — Je te demande si les rapports de ton ménage avec le mien pourraient continuer sans altération?

SIBÉRAN. — Puisque tu poses ainsi la question, je n'ai pas à te prendre en traître. J'aime mieux te blesser par ma franchise.

DONCIÈRES. — Vas-y!

SIBÉRAN. — Eh bien, je vois désormais un abîme entre nos deux femmes.

DONCIÈRES. — Ah!... Fort bien.

SIBÉRAN. — Je ne dis pas qu'Anna soit un monstre. Elles sont beaucoup d'autres, malheureusement, auxquelles on a tout autant à reprocher. Mais c'est ma femme à moi qui est un être à part. Elle ne saurait être en contact qu'avec ce qui me semble la pureté même. Crois-moi désolé d'être réduit à me prononcer de la sorte. Dans la crise que tu tra-

verses, je voudrais te tendre les deux mains sans arrière-pensée. Mais je ne voudrais pas que, par suite, ma femme restât l'amie de la tienne. Comprends-tu?

DONCIÈRES. — Parfaitement.

SIBÉRAN. — Il va de soi que, de notre côté, nous n'afficherons pas une rupture avec vous autres. Nous adopterons une attitude qui n'ait rien de gênant pour personne. Il n'y aurait de supprimé que les occasions de vie en commun, l'intimité, la fréquentation...

DONCIÈRES. — Oui : on se saluerait!...

SIBÉRAN. — Te voilà fâché contre moi. Je n'y peux rien. Pourquoi m'as-tu contraint à me prononcer? Me connaissant, tu devais bien prévoir mon intransigeance en pareille matière.

DONCIÈRES. — Et moi, je te montre finalement de l'hésitation parce que les demi-aveux d'Anna, ses restrictions confuses, ses protestations contradictoires, tout cela me jette dans l'incohérence. Elle est allée clandestinement chez ce Pavail : c'est la chose avérée. Mais cela prouve-t-il absolument qu'elle soit sa maîtresse? Jusqu'où a-t-elle admis l'abandon d'elle-même? Y a-t-il adultère? ou grave imprudence seulement?... Voilà l'incertitude sur laquelle son dépit d'avoir été prise, sa rage d'avoir été traquée, son mauvais orgueil, l'ont peut-être empêchée de plaider?

SIBÉRAN, indigné. — Laisse-moi te dire, mon cher, que la fidélité, c'est tout ou rien. Une femme qui ne serait pas encore au sens intégral la maîtresse de son séducteur, si elle est allée vers lui pourtant, elle s'y est au moins fiancée. Elle a, en cela, déchiré la convention conjugale, renié sa foi. Quand elle ne serait que moralement adultère, elle l'est. Cette femme-là n'est plus celle de son mari. Elle a dans l'âme une autre image, un souhait nouveau, un désir changé... Quoi! en être à se demander jusqu'à quel degré votre femme vous aurait été infidèle? Si c'est en buste ou en pied? Ah çà! tu ne réfléchis pas? Tu ne vois pas? Tu ne sens pas?

DONCIÈRES, influencé. — Je vois, je sens quelle espèce d'homme je deviendrais à tes yeux si je ne réagissais pas...

SIBÉRAN. — Eh bien, soit!... Mon opinion, entends-tu bien, c'est que, pour amnistier une telle frasque de sa compagne, il faut avoir une atrophie dans les fiertés mêmes de l'instinct. Il n'y a plus de dignité dans le mariage, l'existence commune n'est plus possible lorsqu'on doit s'y avouer, se représenter que l'épouse a été tenue par les bras d'un autre. Si tu n'arrivais pas à partager mes idées là-dessus, je n'aperçois pas comment je pourrais te conserver estime et amitié.

DONCIÈRES, se décidant. — Il suffit! Tu n'auras pas à me considérer comme l'opprobre de la famille. Je m'exécuterai sans retard.

SIBÉRAN. — Comment cela?

DONCIÈRES. — Je sais pouvoir trouver actuellement à Paris un avocat de mes amis. Le train qui va passer me mettra près de lui avant trois heures de l'après-midi. Pendant ce temps-là, ma femme, sous prétexte de migraine, ne sortira pas de sa chambre. On y portera son repas. Dans ces conditions, elle ne saurait être pour vous, ici, un embarras. Je serai revenu vers huit heures du soir; et je lui ferai connaître alors la marche à suivre pour qu'il en soit fini entre elle et moi.

SIBÉRAN. — Tu te résous à la répudier?

DONCIÈRES. — Oui... J'étais piteux, je le confesse. Tu m'as fait reconnaître mon droit chemin. Je te remercie.

SIBÉRAN. — Si je t'ai rudoyé, si je t'ai fait mal, j'ai parlé selon ma conscience. Je n'ai donc pas à te demander pardon.

DONCIÈRES. — D'accord... Tu as bien fait. Je ne prends plus que le temps de notifier à ma femme qu'elle attende là-haut mon retour; et je vais m'occuper du nécessaire.

SIBÉRAN. — Tu as ma pleine approbation... va!...

DONCIÈRES. — A ce soir!

SIBÉRAN. — A ce soir! (Doncières sort par la gauche. Au valet de pied, venu à droite, sur un coup de sonnette.) Allez avertir le lieutenant Pavail d'être ici après le déjeuner, dans une heure. J'aurai à lui parler.

RIDEAU

E. BERR

Le général de Sibéran (M. Le Bargy).

ACTE II

Même décor.

Scène première

SIBERAN, PAVAIL

Au lever du rideau, Pavail, dans l'attente, se promène de long en large.

PAVAIL, à Sibéran qui entre par la porte de droite, qu'il laisse ouverte. — Vous m'avez fait demander, mon général?

SIBÉRAN. — Tu te doutes de quoi il s'agit?

PAVAIL. — Nullement.

SIBÉRAN. — Ce matin, mon cousin et moi, nous avons surpris sa femme sortant de chez toi.

PAVAIL, faisant contenance. — Je m'en remets aux explications que Mme Doncières aura données.

SIBÉRAN. — Elle n'en avait pas. Elle est ta maîtresse.

PAVAIL. — Non, mon général, cela n'est pas, je vous le jure.

SIBÉRAN. — Inutile de nier. En passant ici, devant ma femme, la coupable s'est accusée...

PAVAIL. — Mme Doncières a dit ce qu'elle a voulu. Dans mon ignorance des propos qu'elle a pu tenir, je me tairai.

SIBÉRAN. — Tu n'as rien de mieux à faire. En tout ceci, je ne te vois que des circonstances aggravantes. Les fourberies de l'adultère répugnent encore davantage chez ceux qui, comme toi, en s'engageant dans la carrière des armes, avaient particulièrement fait profession de droiture et de loyauté.

PAVAIL, se maîtrisant avec peine. — Mon général...

SIBÉRAN. — Berner un mari, porter un masque devant l'entourage, ruser, se cacher, craindre la loi et la police, c'est un rôle indigne de ton uniforme. Je ne le pardonne pas à un officier; mais, entre tous, ton cas, à toi personnellement, est pire encore.

PAVAIL. — Mon général, n'allez pas au delà dans les reproches. Retenez-vous aussi bien que je m'impose de ne pas répondre.

SIBÉRAN. — Sache que les scrupules les plus élémentaires t'interdisaient de porter la honte sur des proches à moi. Je ne fais pas appel aux sentiments de pure déférence, que je devais au moins t'inspirer. Mais je te dis que tes fonctions auprès de moi t'ont, seules, rapproché d'une femme de ma famille. Et avoir ainsi abusé de ma confiance, cela ressemble à du vol qualifié, par personne de service...

PAVAIL, hors de lui. — Assez!

SIBÉRAN, de toute sa hauteur. — Plaît-il?

PAVAIL, d'une voix étranglée. — Je vous exprime que je n'en supporterai pas plus. Vous n'avez pas le droit d'insulter.

SIBÉRAN. — Mais j'ai celui de punir. Tu as eu le métier trop agréable, jusqu'à ce jour, mon garçon.

On t'enverra au Tonkin méditer dans quelque endroit morose. Si tu ne veux pas que cette mesure de rigueur soit prise à mon instigation, tu n'as plus qu'à t'exécuter, toi-même, par une demande au ministre.

PAVAIL. — J'accepte, comme une délivrance, que vous brisiez définitivement entre nous. Je suis prêt à signer ce qu'il faudra.

SIBÉRAN, indiquant son bureau. — Mets-toi là. Rédige ta lettre. Tu laisseras le pli ouvert pour que je l'apostille. Je me charge de le faire parvenir. C'est compris?

PAVAIL, installé pour écrire. — Oui.

SIBÉRAN. — Alors je vais à des occupations... Bon voyage.

PAVAIL, saluant. — Adieu!

Sibéran sort par la porte du fond.

Scène II

PAVAIL, CLARISSE

Pendant qu'il est à écrire, elle apparaît par la porte de droite, qui n'avait pas été refermée.

PAVAIL, se relevant à sa vue. — Madame!...

CLARISSE, avec ironie. — Oui, c'est moi. Je me trouvais à portée d'entendre. J'étais assez curieuse de savoir quelle serait votre attitude.

PAVAIL. — Oh! madame, épargnez-moi ce ton de raillerie!

CLARISSE. — Vous n'avez pas cherché à en imposer au général, c'est fort bien!... Mais je vous félicite moins de vous être joué si complètement, ce matin, de ma naïveté...

PAVAIL. — Madame...

CLARISSE. — Vous y avez perdu. Je m'étais fait de votre caractère une idée plus haute, un peu exceptionnelle.

PAVAIL. — La faute que j'ai commise n'est pas celle qu'on m'attribue. Tout ce que l'on serait exactement en droit de me reprocher, c'est une funeste légèreté, une déplorable complaisance.

CLARISSE. — Je ne saisis pas.

PAVAIL. — Je vous avais dit et je répète que j'ai été en excursion pendant toute la matinée... J'avais cédé aux sollicitations de quelqu'un à qui mon amitié ne saurait rien refuser, de même que la sienne ne me fait pas de secret. Mon logis s'est ainsi trouvé à la disposition de votre beau-fils.

CLARISSE. — De Jean?... Il s'est absenté pour vingt-quatre heures. On ne doit aller le chercher à la gare que dans un instant...

PAVAIL. — Mais je lui donnais asile dès neuf heures et demie.

CLARISSE. — Il serait revenu par le premier train?

PAVAIL. — Parfaitement.

CLARISSE. — Alors, il connaît les suites de son équipée?

PAVAIL. — S'il les connaissait, il serait ici pour y faire face. Il ne persisterait pas à se cacher.

CLARISSE. — Je sais pourtant que son père a interpellé de façon significative, et frappé bruyamment à votre porte, lorsque Anna venait d'en sortir.

PAVAIL. — Il n'y avait sans doute plus personne. Jean aura dû déguerpir le premier. Il était réduit à calculer son temps. Il aura voulu, j'imagine, gagner une station de la ligne pour avoir l'air de débarquer réellement du chemin de fer à l'heure dite... En tout cas, je ne l'ai pas retrouvé en rentrant. Vous vous souvenez que je vous avais quittée en hâte?

CLARISSE. — Je l'ai remarqué.

PAVAIL. — C'était que les paroles d'un domestique m'avaient révélé un péril pour le couple. J'ai cru à l'urgence de prévenir chez moi que l'on s'y oubliait.

CLARISSE. — Tout devient clair, en effet!... (D'un ton très adouci.) Je préférerais pour vous que vous n'eussiez pas facilité le mal. Mais j'entrevois bien que la jeunesse et la camaraderie ont de ces arrangements sans grand scrupule... D'ailleurs, vous avez déjà subi des reproches plus sanglants que vous n'en étiez passible, tandis qu'il vous a plu de maintenir mon mari dans son erreur.

PAVAIL. — Le général m'a déclaré tout d'abord que Mme Doncières vous avait fait son aveu. Puisque je restais incriminé, c'était qu'elle n'avait pas livré l'autre nom. En cet état, il ne pouvait me venir à l'esprit de dénoncer l'ami qui s'était fié à moi.

CLARISSE. — Il va bien falloir cependant que la vérité soit rétablie.

PAVAIL. — Pourquoi?

CLARISSE. — Mais, par justice, pour qu'on ne vous fasse pas expier les torts d'autrui...

PAVAIL. — Telles que tournent les choses, c'est pour le mieux. Un reste d'obscurité protège les amours de deux êtres qui ont quelque chance encore d'être heureux ensemble. Je ne les livrerai pas aux mesures que pourrait prendre M. de Sibéran pour les séparer. Au moins, dans ce que je suis, il n'y aura de banni qu'un isolé, un déclassé, un individu dont nul ne s'inquiétera.

CLARISSE. — Puisque votre projet est de faire durer le mystère vis-à-vis de mon mari, quelle raison avez-vous eue de me mettre, moi, dans la confidence?

PAVAIL. — Je tenais à ce que vous ne gardiez pas, sur mon compte, une opinion fausse.

CLARISSE. — C'est un scrupule dont je vous remercie.

PAVAIL, poussé par une force intérieure. — Je ne voudrais pas vous avoir laissé croire que, là où vous étiez, j'avais porté mes regards sur une femme qui ne fût pas vous.

CLARISSE, effarée. — Qu'est-ce que vous dites?

PAVAIL. — Je dis que j'en étais à souhaiter quelque événement assez fort pour m'arracher d'ici. Je dis que depuis des mois, des années, avec une humilité profonde, avec des alternatives d'exaspération et de ferveur, je me ronge à vous aimer.

CLARISSE. — Oh! comment osez-vous! Il n'y a jamais rien eu dans mes façons d'agir qui vous ait autorisé à ce langage. C'est mal à vous de vous l'être permis!

PAVAIL. — Je ne vous fais cette révélation qu'à l'heure où je vais pour toujours disparaître de votre vue. Ne vous en effrayez pas.

CLARISSE, oppressée. — Ce n'est point de la colère que j'éprouve... c'est de la stupéfaction, de l'étouffement...

PAVAIL. — Mes paroles sont sans espoir; ce sont des paroles d'adieu. Accordez-moi un instant d'indulgence pour prix de la perpétuelle résignation à laquelle je suis condamné?

CLARISSE. — Vous étiez au moment de partir dans un sacrifice volontaire, pour prendre à votre charge les responsabilités d'un autre. J'aurais voulu demeurer sous cette impression dernière. Ne l'altérez pas davantage. Elle est bonne, soyez-en sûr, elle est émue...

PAVAIL. — Laissez-moi pourtant ajouter quelques éclaircissements à ceux que vous avez souhaités de

moi, ce matin: vous m'avez vu gauche, intimidé, en vous abordant. J'étais venu comme malgré moi, sans projet téméraire, sans l'arrière-pensée de me déclarer à vous. Mais, à mon insu, les temps étaient proches. Un instinct m'avait poussé. La destinée m'acheminait...

CLARISSE. — C'est bien. C'est entendu. Ne prolongez pas des considérations qui font peser sur nous un embarras si lourd!...

PAVAIL. — Sur un point encore, je désire vous renseigner: vous n'aurez sans doute aperçu que de la noirceur dans mes sentiments à l'égard du général, tandis que je m'interdisais de m'expliquer alors, en ce qui vous concerne. Maintenant, je n'ai plus à vous cacher que mon hostilité contre lui s'est surtout accrue de ce que son despotisme vous faisait endurer.

CLARISSE. — N'attaquez pas M. de Sibéran à mon sujet. Vous et moi, nous avons accepté, avec leurs avantages, les situations qu'il nous a faites.

PAVAIL. — Mais vous comprenez, à présent, le motif qui, depuis longtemps, m'a retenu en servitude auprès de lui, près de vous: mon amour s'exaltait dans notre oppression commune sous cette volonté sans réplique.

CLARISSE. — Je comprends, oui... Je me croyais seule à connaître mes larmes. Il m'aurait été bienfaisant, je ne vous le cache pas, de savoir que, dans mon entourage, une sympathie fraternisait avec mes chagrins. J'en aurais eu un réconfort, une douceur à vivre qui m'a toujours manqué.

PAVAIL. — Ah! pourquoi ai-je tardé! J'aurais dû vous avertir, c'est évident, que je participais, de toute mon âme, aux souffrances que M. de Sibéran creusait sur votre visage par sa brutalité!

CLARISSE. — Le terme est excessif; et cependant je ne proteste qu'à moitié... Hélas! tant d'illusions que j'aurais aimé à me faire sur mon compte, sur les modestes mérites de ma cervelle, de ma personne... enfin quoi! les vanités, les expansions, les fantaisies, les enfantillages même, puis-je appeler cela des petites étoiles qu'il a ternies en moi, des petites fleurs qu'il a fauchées?...

PAVAIL. — C'est trop peu dire!

CLARISSE. — J'ai abouti, de la sorte, à un état morne où il n'y a plus qu'un sentiment du devoir, obscur et sans parfum. C'est la résignation conjugale, la constance amère, dans lesquelles on attend avec quelque impatience la vieillesse et la fin.

PAVAIL. — J'ai bien eu cette perception de votre état... Que de fois j'ai bondi intérieurement, lorsqu'une contradiction blessante arrêtait sur vos lèvres l'expression même de ce que je pensais.

CLARISSE. — J'ai souvent cru sentir, en effet, que votre nature avait des affinités avec la mienne.

PAVAIL, s'illuminant. — Est-ce possible? Vous aviez remarqué que des choses nous rapprochaient?...

CLARISSE. — Peut-être oui... C'était vague, irraisonné...

PAVAIL. — Oh! cherchez à lire en vous!

CLARISSE. — A quoi bon!

PAVAIL. — Par pitié, par bonté, trouvez les mots qui me prouveraient que je ne vous étais pas indifférent.

CLARISSE. — Eh! mon Dieu! Comment ai-je été portée tout récemment à vous questionner tant? N'était-ce point le contraire de l'indifférence qui m'incitait à vouloir vous connaître mieux?... Et, tout à l'heure, pourquoi vous ai-je abordé avec des phrases méchantes? J'avais donc ressenti un froissement singulier de ce que l'on vous attribuait Anna pour maîtresse?... Vous constatez avec quelle hardiesse je m'interroge!...

PAVAIL. — Parlez! parlez!

CLARISSE. — Je démêle aussi que je me serais moins prêtée à la tournure de cet entretien, si ma pensée jusqu'alors ne s'était jamais égarée vers vous. A force de me pencher naguère sur le vide de mon cœur, j'y ai sans doute vu, dans l'étourdissement, passer le rêve d'une affection entre nous toute innocente... Mais je m'aventure, je brode. Que me faites-vous raconter? En voilà trop, beaucoup trop!

PAVAIL. — Oh! continuez, je vous en supplie! Répétez-moi que vous avez songé à ce qu'une tendresse nous attachât l'un à l'autre?

CLARISSE. — C'était du rêve. Vous allez redevenir un rêve par votre éloignement.

PAVAIL, avec révolte. — Ah! pourquoi faut-il!

CLARISSE. — Vous serez désormais absent, l'éternel absent. C'est à ce titre qu'il pourra vous appartenir de m'être encore cher.

PAVAIL. — Mais, maintenant que j'ai aperçu, dans votre âme, un rayon pour moi d'espoir, je n'imagine plus que d'en appeler contre l'arrêt qui m'expulse d'ici.

CLARISSE. — Comment?... Quoi?... Que prétendez-vous?

PAVAIL. — Eh bien, oui! Je n'examine plus que des moyens pour rester.

CLARISSE. — Oh! cela vous ne le devez pas. Vous ne le pouvez pas! Ce serait avoir surpris ma confiance; ce serait en abuser. La seule excuse des propos que nous avons tenus, c'est qu'ils ne recommenceront pas.

PAVAIL. — Supportez-moi dans votre voisinage; et je ne paraîtrai devant vous qu'avec votre permission.

CLARISSE. — Impossible!

PAVAIL. — Je serai soumis, distant, craintif, silencieux. Vous saurez qu'un homme est là, se consumant pour vous dans la passion la plus ardente. Mais nulle plainte ne vous rappellera que, pour suspendre ma torture, vous n'auriez qu'à faire courir sur mon front le souffle de votre bouche.

CLARISSE, frémissante. — Je ne m'exposerai pas à sentir que, près de moi, l'on souffrirait pour moi!... Depuis que vous m'avez parlé de votre amour, depuis que, dans cette surprise, nos yeux se sont croisés d'une façon qu'ils ne se connaissaient pas, j'ai l'intuition qu'il me pourrait falloir me défier de moi-même.

PAVAIL. — Le jour où vous me jugeriez trop importun, vous seriez à temps de me congédier. Mais ne m'infligez pas la séparation, avant qu'elle vous ait semblé nécessaire.

CLARISSE. — Elle est nécessaire. N'insistez plus. Vous me faisiez vos adieux. Terminons-en: je l'exige!

PAVAIL. — Oh! réfléchissez encore?

CLARISSE. — Non, non! Retirez-vous!

PAVAIL. — Un dernier mot?

CLARISSE, souverainement. — Non!

PAVAIL. — Ah! J'ai bien entendu... Cette fois, c'est fini! C'est fini!

CLARISSE. — Oui.

PAVAIL. — Soyez satisfaite: vous ne me verrez plus. Oubliez-moi donc!

CLARISSE. — Je n'oublierai pas que j'ai eu en vous de la démence près de moi, de la douleur aussi et du dévouement... peut-être du danger!

PAVAIL. — Madame!
CLARISSE. — Adieu!
PAVAIL. — Adieu!

Il sort, éperdu.

CLARISSE, seule, défaillante. — Oh!... oh!...

Elle va vers le bureau, prend la lettre que Pavail y a écrite, la parcourt des yeux, et la replace en comprimant un sanglot.

Scène III

CLARISSE, ANNA, entrant par la gauche.

ANNA. — Excusez-moi de venir à vous...
CLARISSE. — Vous êtes en robe de voyage?
ANNA. — Oui... Vous prierez mon mari de m'adresser ses procédures chez ma sœur à qui je vais demander refuge.
CLARISSE. — Vous n'avez donc pas envie avant tout de délibérer avec mon beau-fils?
ANNA. — Comment? Vous savez que c'est lui?
CLARISSE. — Oui.
ANNA. — Par qui?
CLARISSE. — Par celui qu'on accusait à tort.
ANNA. — M. Pavail a raconté?...
CLARISSE. — A moi seule. Pas au père.
ANNA. — Je n'avais mis personne en cause. Puisque c'est fait, c'est bien. Et j'ai le but, effectivement, de revoir Jean. J'ai attendu, pour partir, l'heure où je ne vais pas manquer de le rencontrer en chemin.
CLARISSE. — Qu'est-ce qui vous presse de quitter cette maison?
ANNA. — Je n'y ai plus ma place. Vous-même, ce matin, vous ne réussissiez pas à me cacher la répulsion que je vous inspirais.
CLARISSE. — Ne me gardez pas rancune pour les brusqueries d'un premier mouvement. Depuis lors, je fais la part des circonstances dans lesquelles vous avez pu avoir à vous débattre.
ANNA. — Ah! bah! Vous admettriez qu'une femme qui a subi la tentation ne serait pas pour cela nécessairement une misérable.
CLARISSE, grave et indulgente. — Ne me prêtez plus d'appréciation cruelle. Ne soyez pas en méfiance contre moi. Confiez-vous plutôt...
ANNA. — Ah! cela me ferait du bien!
CLARISSE. — Mais oui, parlez-moi!... Je vous entendrai avec l'intérêt le plus sincère.
ANNA. — Vraiment?
CLARISSE. — Vraiment!
ANNA. — Il y a eu tant d'imprévoyance de ma part! si peu de perversité!... Tout s'est enchaîné avec tant de rapidité.
CLARISSE. — Il me semble qu'on s'aperçoit bien du moment où quelqu'un a cessé de vous être indifférent.
ANNA. — Jean avait toujours été ironique envers moi, taquin, fantasque. J'étais persuadée que je lui étais antipathique; et je ne me soupçonnais pas de bienveillance pour lui... Un soir où mon mari était absent, Jean vint me voir. Il ne tarda pas à se montrer si railleur, si agaçant, que je m'irritai comme je ne l'avais jamais fait à son égard. La discussion m'énerva de telle sorte que, sottement, je me mis à pleurer. Cela le fit immédiatement changer de ton. A son tour, il eut la voix étranglée en attestant que toutes ses méchancetés à mon adresse n'avaient jamais été que de la souffrance, de la jalousie, du désir... Il me jura qu'il m'aimait tendrement, passionnément... Vous allez me répondre qu'il faut être déjà bien dépravée pour se laisser conter des choses de ce genre.
CLARISSE, vivement. — Je ne dis pas cela. On peut se décontenancer... On peut avoir une sensation énervante, bouleversante, même des plus pénibles et que pourtant l'on n'ait pas envie de faire immédiatement cesser... Je n'apprécie pas... j'émets une opinion... j'imagine...
ANNA. — Un trouble extrême s'était emparé de moi. Dois-je supposer que ces protestations d'amour m'éclairaient subitement sur un état de mon cœur dont je n'avais pas eu conscience?
CLARISSE. — Est-ce donc vrai que l'on s'ignore soi-même, à ce point?
ANNA. — Sinon, pourquoi cette crise de larmes par laquelle j'avais préludé? Ou bien se passerait-il un phénomène comparable à celui entre le fer et l'aimant? Y a-t-il pour les êtres une aimantation? Quelle est cette force d'une volonté mâle? Quel est cet ascendant mystérieux, ce magnétisme?
CLARISSE. — Qui sait?
ANNA. — J'étais attirée, parce que j'étais aimée. Parce que j'étais aimée, j'allais croire que j'aimais; j'allais aimer jusqu'à me perdre.
CLARISSE, pensivement. — J'entrevois, en effet, que ce qui peut être la sauvegarde de bien des femmes, c'est le respect qui fait s'abstenir de s'attaquer à elles, c'est le préjugé que l'on n'aurait rien à en obtenir... Mais, lorsque ces conditions ont été transgressées, lorsqu'un homme a eu l'audace de se déclarer... Alors, être sans trêve harcelée par lui! Voir constamment planer sur soi une volonté qui guette sa proie!... La fascination d'être convoitée!... Il y a là, oui, une épreuve dont je conçois qu'il faille avoir peur!
ANNA. — J'avais interdit à Jean de revenir chez moi. Il fit sans succès plusieurs tentatives pour être reçu. Mais comment me dégager de l'invitation à votre château?... Dès que j'y ai été à demeure, votre beau-fils m'a poursuivie, persécutée. Il était sur mes pas. Il m'écrivait; il m'effrayait. J'ai perdu la tête lorsqu'il m'eut déclaré qu'il se tuerait!... N'aurais-je pas dû rire de cette menace, que tous les hommes font?
CLARISSE. — Quelques-uns l'exécutent... Il y en a qu'on n'oserait pas défier!
ANNA. — Bref, il m'a décidée à ce rendez-vous d'aujourd'hui!
CLARISSE. — C'était la première fois.
ANNA, se cachant le visage. — Oui.
CLARISSE. — Ma pauvre petite! (Apercevant son beau-fils.) Ah! voici Jean!
ANNA. — Enfin!

Scène IV

CLARISSE, ANNA, JEAN

JEAN, entrant par le fond. — Pavail était au-devant de moi. Je sais!
ANNA. — Hein!!!
CLARISSE. — Vous savez, alors, qu'il a tout assumé sur lui.
JEAN. — Et c'est une situation que je n'accepte pas.
ANNA. — Vous allez dire la vérité à votre père?
JEAN. — Nécessairement.

CLARISSE. — En êtes-vous d'accord avec votre ami?

JEAN. — Là-dessus, je n'ai à consulter que moi-même.

CLARISSE. — Je tiens de Pavail qu'il a des motifs pour s'expatrier.

JEAN. — Il ne m'en a rien dit.

CLARISSE. — Il me l'a fait entendre. C'est une obligation pour lui.

JEAN. — Il restera libre de prendre le parti qui lui conviendra.

CLARISSE. — Ne vous entêtez pas à détruire ce qui était établi.

ANNA. — Vous entendez?

CLARISSE. — C'est dans l'intérêt de tous que Pavail s'est déterminé à son rôle.

ANNA. — Mais oui! mais oui!

CLARISSE. — Le général sera ulcéré de la plus irrémédiable façon contre notre cousine, s'il lui impute d'avoir rendu fautif, non plus un étranger, mais vous, le fils de la maison, vous, son fils, à lui.

ANNA. — Clarisse a raison. N'envenimez pas!

JEAN. — Puisque vous êtes compromise, je ne laisserai personne croire que c'est avec un autre que moi. Cette pensée me serait odieuse.

CLARISSE. — Considérez pourtant...

JEAN. — Non!... Sur ce point, aucune insistance ne m'ébranlera.

CLARISSE. — Ah! vous avez bien l'opiniâtreté de votre père!... Agissez donc à votre guise!

Elle va pour sortir.

ANNA. — Ne vous retirez pas.

CLARISSE. — Comment ne sentirais-je point qu'entre vous deux, je suis de trop?

JEAN. — Votre bonté a mieux à faire que de nous ménager un tête-à-tête. Pavail n'a pu me renseigner sur les intentions du mari d'Anna. Tenez conseil avec nous.

ANNA. — Oui, ne nous abandonnez pas, pour le cas où le général entrerait. (Apercevant celui-ci.) Oh! C'est lui!

Scène V

LES MÊMES, SIBERAN, arrivé par le fond.

SIBÉRAN, à Jean, en affectant de ne pas remarquer la présence d'Anna. — Ah! te voilà revenu, petit!

JEAN. — J'allais me rendre auprès de vous, mon père. J'ai à vous parler.

SIBÉRAN. — Nous choisirons le moment.

Il va vers le bureau et y prend connaissance de la lettre laissée par Pavail, pendant que Clarisse s'adresse confidentiellement à Anna.

CLARISSE. — Votre présence ne pourrait que nuire. Regagnez votre chambre.

ANNA. — Vous m'apporterez des nouvelles?

CLARISSE. — Oui, je reste pour tenter d'amortir le choc.

ANNA. — Oh! oui! tâchez! (Elle sort.)

Scène VI

CLARISSE, JEAN, SIBERAN

SIBÉRAN, à Jean. — Qu'est-ce que tu voulais me communiquer?

Pendant la première partie de la scène, tout en parlant, il s'occupe d'apostiller la lettre de Pavail au ministre et d'y mettre son cachet.

JEAN. — C'est à propos de ce qui vient de se passer entre Pavail et vous.

SIBÉRAN. — Prétendrais-tu intercéder pour lui?

JEAN. — L'action que vous lui reprochez, concédez-moi que ce n'est pas un de ces forfaits dont on ne se rachète pas?...

SIBÉRAN. — Je n'ai rien à retrancher du jugement que j'ai prononcé!

JEAN. — Pourtant, mon père, l'amour, l'attrait du plaisir, l'entraînement des sens, vous n'ignorez pas que cela peut être irrésistible?... Vous avez été jeune comme Pavail... et comme moi?

SIBÉRAN. — Pour ta gouverne, retiens que je ne sympathise qu'avec l'amour permis... A l'âge de Pavail et au tien, j'étais une première fois marié... Que vous autres jeunes gens, vous preniez du bon temps avec les filles, je ferme les yeux!... Mais, détourner une femme, qui est la propriété d'un autre, c'est pour moi de la criminalité. Cela se confond dans mon esprit avec ce qui est frappé par la loi d'une peine infamante : outrage à la pudeur, ou excitation à la débauche... Je tiens désormais Pavail pour le dernier des drôles!

JEAN. — En vous exprimant ainsi, vous me rendez impossible de tarder plus longtemps à le réhabiliter devant vos yeux. Ce n'est pas lui le coupable: c'est moi.

SIBÉRAN, se retournant vers son fils. — Qu'est-ce que tu me chantes?

JEAN. — Pendant que l'on me croyait encore loin, j'étais secrètement parvenu dans la maison de Pavail. Celui qui, ce matin, y avait un rendez-vous, je vous répète que c'est moi.

SIBÉRAN. — Pourquoi Pavail ne m'aurait-il pas détrompé?

JEAN. — Par abnégation, par chevalerie...

SIBÉRAN. — Ah çà!... ah çà!... (A Clarisse.) Vous croyez à cette histoire-là, vous?

CLARISSE. — Je la savais depuis un instant.

SIBÉRAN, désignant Jean. — Par lui?

CLARISSE. — Non. Par... par Anna.

SIBÉRAN. — On est en train de vouloir me mystifier! (A Jean.) Tu as improvisé un moyen pour tirer d'affaire ton ami...

JEAN. — Je n'ai d'autre mobile que la vérité pour m'exposer à vos rigueurs.

SIBÉRAN. — Allons donc! Tu te flattes qu'avec toi je terminerai en douceur.

JEAN. — Je sens bien, au contraire, que je n'échappe à aucun des griefs que vous avez jetés à la figure de Pavail, d'après ce qu'il m'a dit en deux mots. Tout ce que vous lui avez imputé à crime, en tant qu'officier, vous me le ferez également expier, puisque je porte la même épaulette.

SIBÉRAN. — Je me rends à ta logique. Je ne conteste plus. C'est donc bien toi que j'ai à traiter de polisson!

CLARISSE. — Oh! voyons!

SIBÉRAN, plus chagrin qu'irrité. — M'avoir trahi de la sorte, dans une hospitalité que j'offrais! J'en suis mortifié au delà de toute expression!... Je devrais!... Je ne sais ce qui me retient?... (A Jean.) Tu me fais recevoir de toi un coup très pénible.

JEAN. — Mon père...!

SIBÉRAN. — As-tu envisagé les conséquences de ton action?

JEAN. — Pas encore, non.

SIBÉRAN. — Eh bien, notre cousin a pris conscience de ce qu'exigeait pour le moins son honneur.

Tu n'auras pas infligé seulement une flétrissure à son ménage : la dislocation va s'en suivre.

JEAN. — Ils vont divorcer?

SIBÉRAN. — Oui, la femme sera expulsée de la famille, comme elle le mérite.

JEAN. — S'il en est ainsi, Anna peut être certaine de m'avoir à côté d'elle.

SIBÉRAN, dressant l'oreille. — Quelle signification mets-tu là dedans?

JEAN. — Dès l'instant que ma cousine serait délaissée à cause de moi, je n'aurais plus qu'à l'épouser.

SIBÉRAN, les sourcils froncés. — L'épouser! Toi!... Tu te moques de moi!

CLARISSE. — Du calme! Au nom du ciel! du calme!

SIBÉRAN, à Clarisse. — Laissez. (A Jean.) Explique encore? Développe ta combinaison!... La personne est plus vieille que toi de quatre à cinq ans. Mais, ça ne fait rien, n'est-ce pas?... Le mariage, voilà comment tu en décides! Et, peut-être bien vous l'étiez-vous promis?

JEAN. — Cette idée ne m'était pas venue, non. Je n'avais pas prévu, je l'avoue, que toute ma destinée pouvait s'engager là. J'ignore si cette perspective m'aurait ou non arrêté. Mais, au point où j'en suis, je distingue, devant moi, un devoir de réparation auquel je ne saurais manquer sans être un malhonnête homme.

SIBÉRAN. — Tu divagues! tu es fou! (A Clarisse.) Il devient fou à lier!

CLARISSE. — Contenez-vous!

SIBÉRAN. — Voyons, mon petit, tu ne voudrais pas prendre pour compagne légitime une femme légère, convaincue de galanterie?

JEAN, indigné. — Oh!

CLARISSE, en vive protestation aussi. — Anna n'est pas une femme galante!

SIBÉRAN. — Allons donc!

JEAN. — Vous employez des termes que je ne permets pas à son sujet.

SIBÉRAN. — Celle qui t'a prouvé son impudeur, quelle garantie as-tu qu'elle te serait fidèle dans l'avenir? Quelle garantie as-tu d'avoir été, dans son inconduite, le premier?

JEAN. — C'est infâme!

CLARISSE. — C'est trop, oui!... Vous n'avez pas le droit!

SIBÉRAN, d'une voix sans réplique. — Quand je prête à une femme des habitudes en concordance avec un de ses actes avérés, je ne fais pas de supposition bien téméraire!

CLARISSE, à Jean. — Ne répondez pas! Ne discutez plus!

JEAN, à Clarisse. — Obtenez alors que mon père ne continue pas sur ce ton...

CLARISSE, à Sibéran. — Mon ami...

SIBÉRAN. — Je vous prie, vous, silence!

CLARISSE, suffoquée. — En vérité!

SIBÉRAN, à Jean. — Toi, dépêche-toi de me déclarer que tu ne me reparleras jamais d'un pareil mariage?

JEAN. — Je vous déclare qu'Anna ne cessera d'être Mme Doncières, que pour trouver en moi un mari.

SIBÉRAN. — Et moi, je te certifie que tu ne me feras pas accepter cette créature pour ma fille.

JEAN. — Vous en serez quitte pour nous repousser tous les deux.

SIBÉRAN. — Le nom que tu as reçu de moi, je ne te laisserai pas le transmettre à une adultère, exclue de son foyer!...

JEAN. — J'ai passé l'âge où vous pourriez me l'interdire.

CLARISSE. — Jean!

SIBÉRAN. — Quoi? Tu invoques la loi contre moi? Tu transgresserais ma défense? Tu te passerais de mon consentement?

JEAN. — S'il le faut, oui.

SIBÉRAN. — Tu me défies. Tu m'as offensé. Ne reparais que pour me faire tes excuses. Va réfléchir! Va! va!

JEAN. — Réfléchissez, vous aussi.

Il sort par la droite.

Scène VII

CLARISSE, SIBERAN

SIBÉRAN. — Le gueux!... Le gueux!... Il m'a mis hors de moi!... Et vous, dites donc! vous l'encouragiez à me tenir tête?

CLARISSE. — Jean refusait d'abandonner éventuellement une femme qu'il a détournée. Je ne me suis pas senti le cœur de lui donner tort.

SIBÉRAN. — Ma parole! Cette aventure vous a troublé la cervelle... Qu'avez-vous respiré de malsain? Il y a quelques heures, nous étions, ce me semble, d'accord qu'Anna s'était disqualifiée.

CLARISSE. — Je ne faisais pas la part des fatalités.

SIBÉRAN. — Qu'est-ce que c'est que ce mot-là? Vous avez donc toléré que la coupable vous circonvienne et vous endoctrine?

CLARISSE. — Tout ce que je peux vous répondre, c'est que je la plains. Je voudrais lui être bonne à quelque chose, la sortir de peine...

SIBÉRAN. — Occupez-vous plutôt de cesser tout rapport avec elle. Je m'étonne d'avoir à vous enjoindre cela.

CLARISSE. — Oh! de grâce, ne me traitez pas, une fois de plus, comme une enfant!...

SIBÉRAN. — J'y suis autorisé lorsque votre sens moral témoigne soudain des facilités que je ne lui connaissais pas.

CLARISSE. — Croyez-vous être, vous-même, tout d'une pièce?

SIBÉRAN. — Qu'est-ce que vous insinuez?

CLARISSE. — Dans la dispute que vous venez d'avoir, vous n'avez plus parlé de reléguer le séducteur au bout de la terre, quand ça été votre fils qui aurait subi ce châtiment... Ne soutenez donc plus qu'il n'y a que des principes. Il y aussi les questions de personnes; il y a les sentiments, les sensations, l'instinct, l'imprévu...

SIBÉRAN. — Je conviens que j'ai eu deux mesures, sans m'en rendre compte. N'en concluez pas toutefois que Jean puisse tabler sur une plus longue faiblesse de ma part. A moins qu'il ne me fasse une prompte soumission, c'est lui maintenant que j'expédie où il faudra.

CLARISSE. — Où prendrez-vous ce pouvoir? Vous ne l'aviez qu'envers un autre, qui ne vous résistait pas... Si votre fils vous réplique qu'il ne veut pas s'en aller...

SIBÉRAN. — Hein?

CLARISSE. — Oui... Que pourrez-vous faire? Que ferez-vous?

SIBÉRAN. — Je... je... Alors, vous admettez sa menace insensée?... Vous trouvez bon qu'il donne suite à son sale projet?

CLARISSE. — Vous ne cherchez pas l'issue où elle pourrait être.

SIBÉRAN. — Où cela?

CLARISSE. — Jean n'a pas dit qu'il eût rêvé, somme toute, l'éternité de cette liaison. D'autre part, j'ai bien vu qu'Anna serait toute prête à rentrer dans le devoir. Chargez-vous du rapprochement entre elle et son mari!

SIBÉRAN. — Que me proposez-vous là!

CLARISSE. — Vous m'avez rapporté que c'était vous qui aviez fortifié Doncières dans la résolution du divorce. Votre autorité à ses yeux déferait probablement ce qu'elle a fait.

SIBÉRAN. — Me désavouer de la sorte!... Renier en matière d'honneur conjugal tout ce que je professe d'intolérant!... tout ce que je crois sans restriction!... Fi donc! pouah!

CLARISSE. — Si vous empêchez qu'Anna ne devienne libre de se remarier, c'est le vrai moyen que Jean ne puisse pas l'épouser.

SIBÉRAN. — Mais, représentez-vous ce que je commettrais en cela! Me voyez-vous, moi, travaillant à ramener cet homme de bien dans les bras de la gourgandine.

CLARISSE. — Vous êtes néanmoins en demeure de choisir. Je vous le répète, il s'agit qu'Anna reste la femme de Doncières ou qu'elle soit celle de votre fils. Aimez-vous mieux l'avoir pour cousine ou pour bru? Tout le problème est là. Que préférez-vous?

SIBÉRAN, s'évertuant à reprendre possession de lui-même. — Je vous en veux de me presser si catégoriquement... Je vous en veux, parce que je suis humilié de percevoir qu'il se glisse en moi une hésitation... Taisez-vous! Taisez-vous!...

CLARISSE. — Cependant...

SIBÉRAN, rentré dans son caractère. — Assez!... J'ai besoin de me retrouver en face de moi-même... J'ai besoin de prendre un peu l'air... D'ailleurs, j'ai aussi à porter des excuses au lieutenant Pavail.

CLARISSE, prise d'effroi. — Oh! différez! Dans la situation où l'on est vis-à-vis de votre cousin, qui n'accuse que celui-là...

SIBÉRAN. — Pavail est innocent. Je n'ai point à soupeser ce qui nous serait plus commode à son détriment.

CLARISSE. — Vous n'allez pas lui dire qu'il peut garder son poste auprès de vous?

SIBÉRAN. — Je vais le lui ordonner.

CLARISSE. — Oh!

SIBÉRAN. — C'est ainsi que j'aurai le sentiment de m'être rétracté, envers lui, autant que je le lui dois.

CLARISSE. — Ecoutez encore...

SIBÉRAN. — Je n'écoute plus rien.

Il sort par le fond.

CLARISSE, seule, accablée. — Il va rester!

RIDEAU

A. BERT

Anna. Clarisse.

SCÈNE II. — Anna : *« Je me suis remise entre vos mains. Je n'ai qu'à vous obéir aveuglément. »*

ACTE III

Même décor.

Les volets des fenêtres sont clos. Les lampes sont allumées. Par la porte du perron, on voit le ciel s'éteindre graduellement et la nuit tomber sur le parc.

Scène première

ANNA, JEAN

Au lever du rideau, Anna est seule en scène. Jean arrive par la porte de droite.

JEAN. — On me prévient que vous m'attendez...

ANNA. — Oui... Le général avait à sortir. Clarisse s'est chargée de vous faire savoir que, momentanément, nous trouverions place libre ici.

JEAN. — Elle vous a raconté la scène que mon père y a eue, tout à l'heure, avec moi?

ANNA, soupirant. — Ce n'est pas de nature à me soulager l'esprit!

JEAN. — Vous m'approuvez d'avoir affirmé qu'envers et contre tous je ferais de vous ma femme?

ANNA. — Je suis très touchée que vous vous soyez comporté si loyalement à mon égard.

JEAN. — Vous ne doutiez pas de moi, n'est-ce pas?

ANNA. — Certes non!

JEAN. — Ma pauvre amie! Chère Anna!

ANNA, écartant un geste tendre. — Tenez-vous!

JEAN. — Oh! vous me gardez rancune de ce qui est arrivé?

ANNA. — Je n'ai pas à m'en prendre à vous plus qu'à moi-même... Mais nous sommes actuellement réunis pour examiner une question qui domine tout.

JEAN. — A vos ordres.

ANNA. — Je ne dois pas être la cause d'une brouille atroce entre votre père et vous.

JEAN. — Vous n'avez pas à entrer dans cette considération.

ANNA. — Vous êtes si jeune!... J'ajouterais un crime à ma faute si j'acceptais que vous me sacrifiiez vos belles chances d'avenir.

JEAN. — Mais il n'y aura aucun sacrifice! Je serai très heureux...

ANNA. — Permettez, d'abord, que je vous fasse part de ma récente conversation avec Clarisse...

JEAN. — Voyons cela.

ANNA. — D'après elle, il n'y aurait pas tout à fait à désespérer pour moi d'une réconciliation avec mon mari.

JEAN. — Ah!...

ANNA. — On m'aiderait peut-être à obtenir son pardon... Ce pardon, vous comprenez que je le solliciterais en toute bonne foi, sans arrière-pensée, avec la ferme résolution de ne plus vous appartenir...

JEAN. — J'entends bien.

ANNA. — Comme mon mari ne soupçonne pas que c'est vous qui...

JEAN, la dispensant de préciser. — Oui. Après?

ANNA. — On pourrait donc tâcher de faire en sorte que son grief ne se reporte jamais sur vous. Les simples relations de parenté resteraient ainsi praticables entre nous tous.

JEAN. — Allez toujours.

ANNA. — Bref, si l'arrangement se faisait, vous cesseriez dès à présent d'être aux prises avec votre père. Vous n'auriez pas à vous démasquer aux yeux de votre cousin... Quant à moi, ma conduite ne serait pas dévoilée, ma réputation demeurerait intacte, ma vie ne se bouleverserait pas... Alors, je me demande, maintenant, si cette façon d'en finir ne serait pas ce qu'il y aurait de préférable?

JEAN, dans une consciencieuse méditation. — Dame!... Je ne peux guère le nier... C'est possible... c'est évident...

ANNA, avec prestesse. — Voilà ce que je voulais vous faire reconnaître!...

JEAN. — Comment?

ANNA. — Voilà ce qu'il m'importait de vous laisser vous-même articuler!

JEAN. — Quoi?... C'était un piège?

ANNA. — Nullement. J'ai mis à votre disposition le moyen qui venait de me faire lire, moi aussi, dans ma conscience. Nous sommes désormais fixés tous les deux, sur le point jusqu'auquel nous tenions l'un à l'autre...

JEAN. — Vous êtes par trop injuste de vous exprimer ainsi! Pour l'hypothèse où votre mari se montrerait intraitable, ne reste-t-il pas acquis que je suis là, moi, prêt à m'unir définitivement à vous?

ANNA. — Allons donc! Nous nous sommes avoués, tour à tour, que nous apercevions le mariage entre nous comme un pis aller. Est-ce qu'à présent j'estimerais enviable de nous marier ensemble par concession réciproque, par résignation? Est-ce que je consentirais à être épousée, uniquement parce que, ni vous ni moi, nous ne verrions plus rien de mieux à faire? Ah! cela, non!... Et, tenez! voulez-vous que je vous apprenne ce que vous auriez pu me répondre quand je vous ai annoncé le projet de me remettre avec mon mari?

JEAN, piqué. — Je suis assurément curieux de la leçon que vous me préparez. J'ai hâte de savoir pourquoi vos manières deviennent si hostiles...

ANNA, s'excitant de ses propres paroles. — Eh bien, la moindre courtoisie vous commandait, il y a une minute, de me répliquer que le malheur tombé sur nous n'en était pas un. Cette occasion de divorce, qui m'aurait apportée entièrement à vous et pour toujours, vous pouviez me soutenir qu'il fallait ne pas la perdre, en profiter, s'en réjouir! Tel est le langage que vous auriez eu si vous aviez été le même qu'avant d'avoir reçu de moi ce que vous désiriez!... Et alors, en vous écoutant, je me serais interrogée, moi, avec angoisse. Je me serais demandé si, après m'être donnée, j'avais ainsi le droit de me reprendre. J'aurais éprouvé un instant d'incertitude douloureuse, délicieuse...

JEAN. — Je ne me suis pas avisé, c'est vrai, de toutes ces complications. Je vous ai répondu avec candeur... en bon garçon...

ANNA. — Il fallait être vibrant! Il fallait bondir contre l'idée de ne plus m'avoir! Il fallait vouloir m'enlever!... Je vous aurais opposé le plus formel refus.

JEAN. — Alors?

ANNA. — Mais j'aurais trouvé en cela une caresse, une consolation de la déchéance que j'ai encourue pour vos beaux yeux... Vous n'avez pas dit ce que vous auriez dû dire, parce que vous êtes un petit sans-cœur!

Sa voix s'est mise à chevroter.

JEAN. — Je vous en prie, Anna, calmez-vous! Ne vous faites pas ce chagrin!

ANNA. — Allez-vous-en! Allez-vous-en!

JEAN. — Ma foi! j'en ai presque envie. Je ne sais où j'en suis. Je n'ai pas la prétention de connaître beaucoup les femmes. Mais on n'a pas tort, je m'en porte garant, de les proclamer incompréhensibles.

ANNA, toujours larmoyant. — Vous êtes un petit sot!

JEAN. — Convenez plutôt que vous m'avez abasourdi dès le début de cet entretien par votre versatilité...

ANNA. — Oh!

JEAN. — Mais oui! Vous m'avez tout de suite exposé que votre vœu le plus cher était de réorganiser la vie commune avec un homme que vous détestez.

ANNA. — Moi, détester mon mari!... Qu'est-ce que vous inventez?

JEAN. — Je ne fais que traduire vos propres expressions: ce matin, dans notre asile, vous me protestiez que votre existence vous semblait ne faire que de commencer.

ANNA. — Dans un pareil cas, on dit un tas de choses... oh! des choses... incroyables.

JEAN. — Vous m'avez dit que l'être avec lequel vous aviez jusqu'alors vécu vous ferait dorénavant horreur.

ANNA. — Je n'ai pas dit cela!

JEAN. — Anna! Voyons?... Vous avez ajouté...

ANNA. — C'est faux!...

JEAN. — Voyons! Anna!

ANNA. — C'est vous qui vous acharniez à me faire parler. Mais, de moi-même, je n'ai jamais eu de propension à critiquer mon mari. Et, surtout, je ne suis pas une femme à profiter d'un instant où il n'était pas là pour se défendre...

JEAN. — Soit!... Je vous aurai mal comprise. Je m'abstiens de vous énerver plus longtemps.

ANNA. — Oui, n'insistez pas. Tout ce que nous prononcerions encore ne serait que plus déplaisant. Oubliez ce que mes paroles viennent d'avoir de trop vif.

JEAN, avec de l'attendrissement. — C'est cela qu'il me sera le plus facile d'oublier, Anna!

ANNA, mélancoliquement. — L'oubli, du reste, vous coûtera sûrement moins de peine qu'à un autre!

Elle accompagne ce dernier mot d'un geste qui indique, à gauche, l'appartement de son ménage.

JEAN. — Vous désirez que je vous laisse?

ANNA. — Oui, je le désire.

JEAN. — Alors, je n'ai plus qu'à vous souhaiter bonne chance.

ANNA. — Merci... je vous remercie...

Jean sort par la droite.

Scène II

ANNA, CLARISSE

CLARISSE, entrant par le fond. — Vous avez vu Jean?

ANNA. — Il vient de s'en aller.

CLARISSE. — Est-ce la sagesse qui a prévalu?

ANNA. — Oui. C'est fait. C'est tranché.

CLARISSE. — Il ne vous faut plus songer qu'à reconquérir votre mari.

ANNA. — Je présume que le succès de l'entreprise dépendra de l'appui qui me serait prêté par votre ménage. Amènerez-vous le général à intercéder en ma faveur?

CLARISSE. — En ce moment, il doit s'être arrêté à son cercle. Je ne saurais prédire dans quelles dispositions il rentrera. Tout ce que je pouvais auprès de lui, je l'ai tenté avant qu'il s'absentât. Son envie de mettre obstacle à ce que Jean vous épouse a bien fait osciller, un instant, ses principes. Mais cela ne les a pas déracinés. Comptez donc en grande partie sur vous-même.

ANNA. — Hélas!

CLARISSE. — Le retour de Doncières est imminent. Ne le recevez pas avec cet air désemparé, avec cette physionomie abattue, qui lui feraient revoir trop crûment les phases de cette journée. Allez vous détendre. Baignez vos yeux. Tâchez de reprendre la mine habituelle qui lui rappellerait du bonheur.

ANNA. — Je me suis remise entre vos mains. Je n'ai qu'à vous obéir aveuglément. Mais, avant de me retirer, une chose me serait très douce...

CLARISSE. — Quoi?

ANNA. — J'aimerais avoir l'impression qu'à présent vous ressentez pour moi mieux que de la pitié.

CLARISSE. — Je suis émue comme s'il s'agissait de moi...

ANNA. — J'aurais tant besoin de croire que, malgré tout, j'ai gardé auprès de vous un peu de mon rang...

CLARISSE. — Embrassez-moi.

ANNA. — Ah! C'est cela que je voulais! (Elles s'étreignent.) Ah! que vous êtes bonne. Je vous ai sentie presque fraternelle.

CLARISSE. — Oui.

ANNA. — A présent, je m'en vais toute réconfortée.

Elle sort par la gauche.

Scène III

CLARISSE, PAVAIL, entrant par le fond.

CLARISSE, affolée. — Vous! déjà?

PAVAIL. — M. de Sibéran sort de chez moi. Sa démarche a effacé ce qui était dit. Et il m'a enjoint de rester.

CLARISSE. — Et vous venez me demander de souscrire à cela?

PAVAIL. — Je viens vous prier de comprendre que j'aie immédiatement accepté, sans hésitation, sans examen...

CLARISSE. — J'ai mérité ce qui m'arrive. C'est ma faute, je le sais, de vous avoir parlé avec tant d'imprudence.

PAVAIL. — Ne regrettez pas de m'avoir confié qu'il peut y avoir allégement, dans un sort comme le vôtre, à sentir près de soi une pensée toujours compatissante, anxieuse pour chaque tristesse aperçue.

CLARISSE. — Vous m'avez fait m'égarer bien au delà! Je me suis prouvé à moi-même, j'ai souligné à vos yeux, l'intérêt excessif que vous m'inspiriez. J'ai été jusqu'à me reconnaître presque jalouse déjà. Je me suis défaite ainsi du masque sous lequel j'aurais eu ma dernière chance, à présent, de vous en imposer.

PAVAIL. — Après m'avoir appris que d'adorables choses ont commencé pour moi d'éclore dans votre esprit, vous ne m'empêcherez plus, c'est vrai, de croire que du bonheur peut s'épanouir sur nous. Je ne désespère plus d'être aimé... J'espère ardemment...

CLARISSE. — Oh! n'espérez pas! N'espérez rien!... Qu'espérez-vous?... Si j'en venais à partager véritablement votre amour, il n'en résulterait pour nous deux que de souffrir affreusement!

PAVAIL. — Pourquoi souffrir? Pourquoi ne serions-nous pas heureux? Pourquoi?

CLARISSE. — Evidemment, vous ne vous embarrassez d'aucun obstacle. Votre propre demeure a été témoin qu'il y avait eu moyen de s'entendre avec l'autre femme de cette maison-ci. Et vous vous représentez vite les accommodements qui me conduiraient, après elle, dans le même lieu de rendez-vous.

PAVAIL. — Ma piété pour vous devrait me protéger contre ce ton cruel. Quelle animosité vous porte à vouloir me reprendre le bien que vous m'avez fait, il y a si peu de temps, lorsque vous vous êtes prononcée, plusieurs fois, avec tant de douceur? Rappelez-vous combien vous étiez touchée, combien vous avez été, à un moment, idéalement attendrie! Rappelez-vous comment votre voix frémissait!

CLARISSE. — Je ne m'en souviens que trop! Vous avez fait tressaillir en moi ce que je croyais n'être plus que des renoncements, ce que j'ai comprimé là, ce qu'on y a refoulé, ce qui essaye encore d'y palpiter. Sous votre influence, en effet, j'ai aperçu, durant une minute, la possibilité fantastique d'un autre destin. Ç'a été une lueur, une flamme, qui passait par vous, dans mon existence glacée... Oui, je me suis alors dit éperdument: « Qui sait si l'être pour lequel je fus mise au monde?... Qui sait?... Qui sait si cet être-là, ce n'était pas justement vous-même? »

PAVAIL. — Oh! vous avez eu cette vision!

CLARISSE. — Dans l'instant de votre adieu, je me suis dit encore qu'à l'heure où j'en étais de ma destinée le grand événement d'amour n'a qu'une occasion. Lorsque vous avez disparu, quelque chose agonisait en moi: je perdais, en même temps qu'il avait pu naître, mon seul espoir d'une seconde vie sur cette terre.

PAVAIL. — Au nom de quoi vous défendriez-vous contre des pressentiments aussi forts? Qu'est-ce qui vous enchaînerait dorénavant dans un devoir qui vous est odieux, dans cette union mal assortie, où

vous vous heurtez à une nature si différente de vous, à un âge discordant avec le vôtre?... Il n'est pas un de vos regards, il n'est pas une de vos paroles qui n'aspirent à l'amour. Tout ce qui pleure au fond de l'âme, tout ce qui, dans le cœur, appelle et chante, tout cela vous répète que ma passion vous offre ce que vous attendiez. Vous savez bien que jamais femme n'a été plus discrètement chérie, désirée... Vous devinez bien la reconnaissance éperdue, les délices qui vous béniront, si vous m'aimez! si vous m'aimez!

CLARISSE, enivrée. — Quand je vous écoute, une fièvre inconnue me monte au cerveau. L'avenir se rouvre, des perspectives se déroulent... Ah! échapper à l'isolement moral, et, même si l'on est seule, sentir que l'on est toujours deux, lui et soi, mêlés en soi-même!... Parler, rire, se taire, songer, agir, se quitter et se retrouver avec l'impression, sans cesse, d'être dans de l'amour, ainsi que dans le parfum chaud d'un perpétuel été!... Ne pas avoir ses sensibilités meurtries; ne pas les replier peureusement sous la menace continuelle d'une gronderie, d'un sarcasme... ou sous l'angoisse encore de certains empressements. Car le pire, voyez-vous, ce n'est pas que le maître auquel on appartient soit un interlocuteur cassant, un compagnon acerbe. Cela serait peut-être tolérable encore, si lui-même, à certaines heures, ne se transformait en créancier galant, auquel on doit de l'amour que l'on n'a pas!

PAVAIL, violemment. — Je ne veux plus que vous soyez à lui!

CLARISSE. — Taisez-vous!

PAVAIL. — Je veux que vous soyez à moi, rien qu'à moi!

CLARISSE, s'écartant de lui. — Ne vous méprenez pas! Si je dois vous aimer, si j'en arrive à vous aimer jusqu'au don de ma personne, dès l'instant que j'en serais là, je dirais à mon mari que je quitte son domicile, pour disposer entièrement de moi, pour ne plus garder de lui aucun profit. Je m'en irais, n'emportant que la robe dont je serais vêtue, comme j'avais tout au moins des hardes à mon entrée en ménage... C'est dans ces conditions que vous seriez exposé à me voir venir à vous.

PAVAIL. — Ah! mon amie! puisque vous ne craignez pas les privations, les peines, l'effort courageux, la lutte pour la vie, en ce cas, liez votre sort au mien; ne différez point. Partons ensemble! Partons!

Il veut la saisir.

CLARISSE, se dégageant. — Je vous en prie!

PAVAIL. — Ne me repoussez pas!

CLARISSE. — Si !... Laissez-moi !... Je vous ai affirmé que le jour où je ne pourrais plus avoir de doute sur mon intention d'être à vous, j'irais tomber dans vos bras. Mais j'ai, avant tout, à me consulter profondément, à me ressaisir hors de votre présence... Je réclame du temps, des semaines, sans vous revoir...

PAVAIL. — Oh! Comment?

CLARISSE. — Si nous persistions à nous rencontrer, vous auriez, de jour en jour, des exigences, et moi des faiblesses. Je ne veux pas assumer la vilenie des compromissions progressives. Je ne veux pas me donner en détail. Vous m'aurez en une fois, vous m'aurez sans réserve, si vous m'avez... Je ne saurais dire actuellement que vous m'aurez jamais: là-dessus, je suis dans l'ignorance, dans l'affolement... Mais ce dont j'ai nettement la certitude, c'est que je ne vous pardonnerais pas d'être en permanence autour de moi, pour violenter ma décision par votre ascendant sur mes nerfs, par l'influence physique de votre approche.

PAVAIL. — Me tenir à l'écart? M'absenter à présent?... Comment ne croirais-je pas que c'est renoncer à vous? Est-ce que je peux avoir la témérité de jouer ainsi mon destin?

CLARISSE. — Je vous demande ce délai avec une suprême énergie. Je ne transigerai pas. Soumettez-vous. Partez!

PAVAIL. — Alors, mettez dans mes veines une sensation impérissable. Donnez-moi l'ivresse qu'il me faut!

CLARISSE. — Que voulez-vous?

PAVAIL. — Vos lèvres!

CLARISSE. — Oh!

PAVAIL. — Je vivrai de les avoir eues... Vos lèvres!

CLARISSE. — Oh! Pavail!

PAVAIL. — Vos lèvres, pour que je parte!

CLARISSE, lui jetant le baiser. — Partez!

Il la retient dans un embrassement

Scène IV

LES MÊMES, SIBERAN, entrant par la droite.

SIBÉRAN, dans une stupeur terrible. — Les misérables!

Clarisse a rompu l'étreinte avec des cris d'épouvante.

PAVAIL, interposé entre elle et le mari. — Ne vous vengez que sur moi!...

SIBÉRAN, s'armant d'un bronze. — Je te tue, oui!

CLARISSE, dans des clameurs désespérées. — Pas cette horreur! Pas cela! Pas ça!

SIBÉRAN, après un temps d'hésitation à faire retomber la mort. — Ça ne se fait pas comme on croit!

Il jette le bronze sur le tapis.

PAVAIL — Moi seul suis coupable. J'ai fait violence.

SIBÉRAN. — Toi, hors d'ici!

CLARISSE, à Pavail. — Allez!

PAVAIL, à Clarisse. — Mais vous?

CLARISSE, avec le geste de sombrer dans l'inconnu. — Ah!

SIBÉRAN, à Pavail. — T'en iras-tu?

CLARISSE, à Pavail, avec une autorité irrésistible. — Allez!

PAVAIL, à Clarisse. — Je vous obéis!

SIBÉRAN. — Va-t'en! Va-t'en!

Pavail sort à reculons par le fond.

Scène V

CLARISSE, SIBERAN

SIBÉRAN, hors de lui. — C'est vous! C'est vous qui avez fait cela!... Pendant que je vous accordais mon absolue confiance, vous vous moquiez de moi! Vous me trompiez bassement!

CLARISSE. — Je ne suis encore en votre présence que pour fixer sa mesure à votre jugement sur moi. Je ne vous laisserai pas croire que j'aurais pu vivre à vos côtés dans la ruse et l'hypocrisie: le seul acte de mon existence qui soit un affront pour vous, c'est celui que vous venez de voir.

SIBÉRAN. — Connu, ce refrain-là! On y recourt dans les flagrants délits pour avoir encore quelque chose à nier... Allons! ne mentez plus: depuis quand aviez-vous cet amant?

A. BERT

Clarisse de Sillèran (Mme Bartet) et le lieutenant Pavail (M. Grand).

Clarisse. — S'il y avait eu liaison entre lui et moi, aurions-nous admis que l'erreur où vous étiez, ce matin, vous fît nous séparer l'un de l'autre? Je n'ai tenté rien pour vous détourner de la décision qui me l'aurait enlevé. Je me suis même évertuée, en dernier lieu, à ce que vous ne le reteniez pas. Et lui, alors que cela lui était facile, n'avait pas seulement pris le soin de s'innocenter!... Est-ce ainsi qu'auraient procédé des gens qui eussent été amant et maîtresse?

Sibéran. — Il y a des apparences que vous disiez vrai... Mais, si je vous ai surprise dans votre premier instant de trahison, vous étiez déjà toute livrée à cet autre, vous tombiez en sa possession!

Clarisse. — L'idée d'être à lui, l'idée de vous être infidèle, ne s'était jamais formée en moi... J'ai été, durant ces dernières heures, assaillie de déclarations passionnées. Je ne les avais pas prévues. J'ai protesté contre elles autant que j'ai pu. J'ai fini par subir une défaillance irrésistible, indéfinissable...

Sibéran. — Ah! oui!... Vous prêtiez attention à un galant sans songer à mal, n'est-ce pas? Vous vous exposiez à ses entreprises en toute bonne foi, bien entendu!... Ce n'est pas l'amour qui vous a fait chanceler, ni l'attrait du péché, ni la tentation du vice. Ce ne sont pas ces motifs ordinaires, c'est quelque chose de surhumain, d'inouï!...

Clarisse. — Il y a peu de temps que j'ai raillé de la sorte; et, déjà, je me frappe la poitrine d'avoir eu de ces ironies-là. Au surplus, j'ai achevé le témoignage que je devais à la vérité.

Sibéran. — Pensez-vous que je vous tienne sitôt quitte?

Clarisse. — Vous cogneriez mon crâne contre les murs que vous n'en feriez pas jaillir plus d'explications. Je vous ai dit tout ce qui m'était possible.

Sibéran. — Il ne vous vient donc pas à l'esprit de vous confondre en excuses et de crier miséricorde?

Clarisse. — Vous m'avez enseigné qu'une action comme la mienne est impardonnable à des yeux tels que les vôtres... Je n'ai plus qu'à devancer l'ordre qui va me chasser de chez vous.

Sibéran. — Voilà qui vous arrangerait, n'est-ce pas? Vous auriez aussitôt licence de rejoindre celui qui vient de faire tressaillir votre chair. Confessez donc que votre seul but, à présent, c'est d'être à lui tout entière?

Clarisse. — Je vous ai fourni les précisions que je vous devais. J'arrête là tout compte à vous rendre.

Sibéran. — Vous n'avez rien à décider. Je mettrai des barrières entre votre complice et vous. Jusqu'à nouvel ordre, vous ne bougerez pas de chez moi.

Clarisse. — Je ne resterai pas à votre discrétion. Je ne resterai pas pour que vous me torturiez avec la jalousie dont je suis cause, comme vous m'avez si longtemps suffoquée de votre tyrannie!

Sibéran. — Ce que vous me révélez est abominable! Quoi? j'avais en vous une ennemie de longue date que vous me dissimuliez?... Vos réserves, vos froideurs, qu'il m'arrivait d'attribuer stupidement à de la chasteté, c'était de l'antipathie farouche? Vous me détestiez du fond de vos entrailles? Vous m'avez toujours détesté?

Clarisse. — Pas toujours!... Je vous avais voué, en nous mariant, une affection parfaite. Vous la justifiiez par ce qu'il y a en vous d'honneur et de mérite personnel... Mais les âpretés de votre caractère m'ont trop de fois endolorie... Mes élans de cœur, mes façons d'être, vous ne les avez pas agréés tout bonnement, ainsi que je vous les apportais... Le dressage est votre sport favori. Vous avez voulu dresser mes allures, mes raisonnements, mes convictions, mon naturel. On dresse à tout peut-être, sauf à aimer, car il entre de la crainte, qui est un genre de haine... Tenez, voici ce qui m'a donné le mieux la notion de l'état où vous m'aviez réduite: de temps en temps, vous m'emmeniez vous voir distribuer, au sortir de table, une part de la desserte à vos chevaux de selle. Tandis que l'un ou l'autre d'entre eux mangeait dans votre main, je ne pouvais détacher mon attention de son œil noir qu'un demi-cercle de blanc marquait soudain de l'effarement toujours en éveil. La promptitude à se reculer, les lenteurs méfiantes à revenir, cette manière inquiète de considérer le maître de tous les jours, comme un éternel inconnu, qui flatte de la voix aussi bien qu'il attaquerait de ses éperons... Eh bien, oui! ce tableau, chaque fois, me faisait penser que, pour les instants où vous me traitiez bien, mon image à moi, je l'avais dans cette bête à moitié frissonnante.

Sibéran. — Vous auriez à mettre, de l'autre côté de la balance, les avantages que vous avez reçus de moi. Vous faites trop abstraction du désintéressement que je m'honorais d'avoir pratiqué en vous choisissant.

Clarisse. — Je ne veux justement plus vous entendre faire allusion à ce que vous m'aviez prise sans fortune. Et c'est une riposte qui me plaît, il y a un soulagement que je goûte, à partir de chez vous plus pauvre que n'y étais entrée, ma valeur, au moins, de fille vierge.

Sibéran. — Faites-vous arme de tout! Ne me concédez rien, soit!... Mais c'était avant la déchéance qu'il vous seyait de protester; c'était quand vous aviez encore le droit vraiment d'élever la voix... Pourquoi n'avoir pas récriminé contre moi, auprès de moi-même? Pourquoi ne m'avoir pas mis en demeure de me surveiller? Pourquoi ne l'avoir pas fait, délibérément, en honnête femme que vous étiez?

Clarisse. — Il y a des énergies qu'on ne trouve que dans la tempête et le naufrage. Pour savoir se révolter, il faut avoir dans l'âme autre chose que de la vertu!... J'ignore quel nom donner aux forces qui m'animent en ce moment. Ça ne peut pas être encore du véritable amour pour un autre. Ce n'est déjà plus de la rancune contre vous. C'est toute une vitalité en moi qui remonte au jour. C'est l'instinct de vivre réellement ma part de vie. C'est la soif de respirer enfin la quantié qui me revient. C'est un souffle de résurrection!

Sibéran. — Si j'ai fait de vous une martyre, je proteste que j'aurai été un bourreau sans le savoir... Je suis rude, j'en conviens. J'ai sans doute été dur... Mais mon respect pour vous avait quelque chose de sacré! J'étais la fidélité même; et vous avez été mon unique passion.

Clarisse. — Je ne conteste pas. Aujourd'hui que, vis-à-vis de vous, je suis devenue, selon toutes les lois, une coupable, je reconnais que vous ne m'avez jamais donné un motif formel contre vous, ni un grief proprement dit. Je ne dois plus apercevoir que ce que vous avez toujours été d'austère, et, vraisemblablement, de supérieur à moi. Oui, une honte du spectacle que je vous ai infligé ici, l'estime la plus sincère à votre égard, ce sont les sentiments définitifs que j'emporte.

Sibéran. — Un moment!... Je tiens à vous dire,

qu'en face de vos torts, vous m'avez amené à faire la part des miens.

CLARISSE. — Laissons cela!

SIBÉRAN. — Si!... J'étais encore un rustre, il y a une minute, en déclarant que c'eût été à vous de m'exposer plus tôt vos plaintes. Il m'incombait directement d'approfondir les peines que vos physionomies recélaient. Ma charge, ma mission, étaient de découvrir, moi-même, ce que vous taisiez par dignité timide, par délicatesse jolie...

CLARISSE. — Je vous en prie... Abstenez-vous de bonnes paroles, qui rendraient mon pas moins ferme en vous quittant.

SIBÉRAN. — Nous quitter!... c'est toujours vous qui n'envisagez que cela!

CLARISSE. — En vous débarrassant d'une femme qui vous a outragé, je vous procure ce qu'un homme comme vous doit concevoir encore de plus souhaitable.

SIBÉRAN, avec de la rage vaincue. — Je ne supposais pas, c'est vrai, que, dans les bonheurs brisés, l'on pût attacher du prix à ramasser les morceaux. J'en suis là, maintenant. Je me jette sur cette ressource; je me débats dans cette misère. Je ne songe qu'à essayer quand même de refaire ma vie avec vous!

CLARISSE. — Oh! voyons!... Vous avez entendu comme quoi c'est, en dehors de vous, en me déliant de vous, que m'apparaît du bonheur... Je vous répète que j'ai besoin d'en avoir! Je veux en avoir eu! J'en veux!

SIBÉRAN. — Oui! j'ai cela dans les oreilles! Et, pourtant, sous les griffes qui font saigner mon orgueil, je sens que je vous aime encore. Je vous aime horriblement. Je vous aimerai toujours!

CLARISSE. — Oh!

SIBÉRAN. — Après que, durant tant d'années, vous avez été littéralement la moitié de mon être, je ne peux pas vous détacher de moi. Je ne le peux pas!

CLARISSE. — Mais, rappelez-vous un peu ce que j'ai prononcé d'irréparable! Que voudriez-vous rétablir entre nous?... Toute illusion pour vous est anéantie... Où y a-t-il des serments qui vous rendraient une ombre de confiance en moi?

SIBÉRAN. — Du moment que vous ne déserteriez pas votre place, nous saurions l'un et l'autre à quoi cela vous engage. Je me fierais pleinement à vous pour l'observation de ce nouveau traité.

CLARISSE. — Non! je vous en prie, non! Ne me demandez pas que j'accepte d'être murée une seconde fois dans l'existence dont j'ai soulevé la pierre!

SIBÉRAN. — Quoi que vous ayez eu à subir de moi, vous avez pris une revanche terrible. J'en demeurerai averti à tout jamais, gravement corrigé!... Jusqu'à quel point faut-il que je m'humilie pour vous fléchir? Rien ne me coûtera, ni les supplications, ni les gémissements...

CLARISSE. — Ah! ne m'ôtez pas la liberté de vouloir!

SIBÉRAN, pris de sanglots. — Je n'en suis plus à implorer de l'amour. Mais, quand vous me voyez souffrir et trembler dans toutes mes fibres, il y aura en vous de la justice, de la charité...

CLARISSE. — Je ne sais plus!... Je ne sais pas...

SIBÉRAN. — Pour avoir été autoritaire, serait-il équitable que je subisse l'abandon, la solitude noire, le ridicule à mon âge, le déshonneur public, toutes choses auxquelles je préférerai immédiatement ne pas survivre!

CLARISSE, s'effarant à cette menace d'un suicide. — Ah! oui, il y a cela!

SIBÉRAN. — Si j'ai mérité tant de désolation et de flétrissure, soutenez-le, maintenant? Déclarez-le-moi une dernière fois? Et tout sera dit!

CLARISSE. — Vous avez raison!... Je ne peux pas vouloir... Gardez-moi!

SIBÉRAN. — Ah! C'est conclu?

CLARISSE, après un signe affirmatif. — J'expierai! Elle fond en larmes.

SIBÉRAN. — Clarisse!

CLARISSE, étouffant. — Ne me faites plus parler...

SIBÉRAN. — Je voudrais dire...

CLARISSE. — Ne parlez plus...

SIBÉRAN. — Attention!... Voici Doncières!

Scène VI

CLARISSE, SIBERAN, DONCIERES, arrivant par le fond.

DONCIÈRES. — J'ai fait diligence. (A Sibéran.) Tout marchera selon tes vues.

SIBÉRAN. — Qu'est-ce à dire?

DONCIÈRES. — J'ai pu joindre l'avocat que j'étais allé consulter.

CLARISSE. — Oh! mon ami, vous n'allez pas poursuivre une vengeance contre Anna! C'est un petit être espiègle et séduisant qui n'est pas organisé pour se mouvoir dans les grandes vicissitudes. Si vous la rejetiez hors de votre route, que voudriez-vous qu'elle devînt?

DONCIÈRES. — Elle s'est choisi un amant, qu'elle le garde! qu'elle se fasse épouser!

SIBÉRAN. — Comme tu y vas!

DONCIÈRES. — L'idée est de toi.

SIBÉRAN. — Admettons... Mais il faudrait d'abord que tu fusses divorcé.

DONCIÈRES. — Je rapporte l'assurance que je peux l'être en quelques semaines, dès l'instant que j'ai l'acquiescement de la partie adverse.

SIBÉRAN. — Ta femme ne consent plus.

DONCIÈRES, les consultant du regard, alternativement. — Qui l'en a dissuadée?

CLARISSE. — J'ai causé longuement avec elle. Sa faute d'aujourd'hui n'a pas eu d'antécédents et n'aura pas de lendemain. Vous ne voudriez pas qu'en un jour elle se soit à jamais perdue!

DONCIÈRES. — Mais c'est en femme perdue que vous allez vous autres la traiter.

CLARISSE. — Où prenez-vous cela?

DONCIÈRES. — Votre mari m'a prévenu que, même si je la conservais auprès de moi, vous ne continueriez pas de relations avec elle. (A Sibéran.) Tu me l'as dit?

SIBÉRAN. — Je ne le dis plus.

DONCIÈRES. — Ah!... C'est ta femme qui t'a fait changer?

SIBÉRAN. — Oui.

DONCIÈRES. — Cela serait de nature, évidemment, à influer sur mes façons de voir... Mais je ne peux cependant pas négliger tout ce que tu m'as exprimé, ici même, ce matin. Tu me traçais rigoureusement la conduite à tenir. Tu m'enseignais que toi, si quelqu'un t'avait pris ta femme, tu aurais soif de sang.

SIBÉRAN. — On imagine cela par tradition; on le répète par atavisme. Mais, quand on considère l'événement de tout près, qu'est-ce qu'un meurtre, qu'est-

ce qu'un duel nous restituerait de ce qui nous a été volé?

DONCIÈRES. — Pourtant, tu aurais tout de même trouvé bon que j'aille me battre avec ce Pavail.

SIBÉRAN. — Ne prononce plus son nom! Il y a des heures déjà que j'avais cru devoir, pour toi, prendre fait et cause contre lui. J'ai là une lettre où, sur mon injonction, il sollicite d'être envoyé à quatre mille lieues d'ici. (A Clarisse.) N'est-ce pas?

CLARISSE. — Oui.

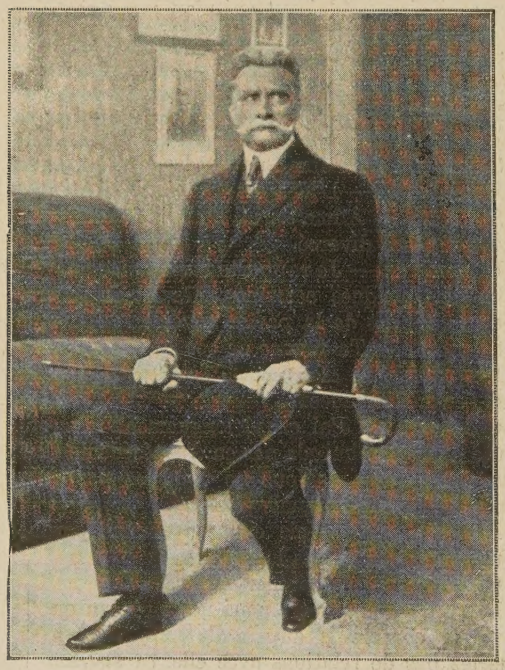
SIBÉRAN, ayant sonné. — Jusqu'à ce que l'on ait statué sur sa destination il est banni de chez moi. Nul de nous ne le reverra plus. (Au valet de pied qui est entré.) Mettez cela au courrier. (Le valet de pied sort.) Voilà qui est réglé.

DONCIÈRES. — Mais cela ne règle pas tout entre ma femme et moi. Tu devrais être le premier à le comprendre : c'est toi qui me poussais naguère dans une direction où je ne te retrouve plus.

SIBÉRAN. — J'avais parlé trop vite.

DONCIÈRES. — Enfin, j'étais habitué à te voir invariable dans les opinions que tu avais une fois manifestées. Et, soudain, tu te contredis avec une facilité qui me désoriente.

CLARISSE. — C'est ce qu'on vous dit maintenant qu'il vous faut écouter: laissez-vous fléchir!



E. BERR

Sibéran (M. Le Bargy).

DONCIÈRES. — Je reconnais que les théories de Sibéran m'avaient régenté... Le respect humain m'avait fait aussitôt refouler une secrète envie de ne pas détruire mon foyer.

CLARISSE. — Alors, revenez à votre mouvement spontané?

DONCIÈRES. — Oui, mais voilà : c'est que la réflexion m'a montré comme quoi le pardon pouvait devenir aussi pénible que la rupture: chaque jour se retrouver face à face avec sa femme, ayant entre elle et soi cette pensée, cette apparition...

SIBÉRAN, nerveusement, à Clarisse. — Répondez, répondez!

CLARISSE, à Doncières. — Vous aurez recouvré votre femme au prix de votre souffrance et de vos sentiments déchirés. Elle vous sentira des droits plus strictement obligatoires que le jour même où vous n'aviez jadis que joie nuptiale à faire d'elle votre compagne... Ne vous défendez pas contre la bonté... Aidez à ce qu'on oublie la folie d'un jour. Soyez secourable; et vous n'aurez pas à le regretter. Je suis certaine de ce que je vous atteste. Croyez-moi, vous dis-je, croyez-moi!

SIBÉRAN, profondément. — Allons! Crois-la!

DONCIÈRES. — Eh! parbleu! quand je tâte mon cœur... quand j'évoque les années où ma femme a été tant de bonheur pour moi!

CLARISSE. — Vous devinez avec quelle impatience elle attend votre arrêt?

DONCIÈRES. — Qu'elle sache me protester de son repentir, et, moi, je tâcherai d'y ajouter foi... Puis des voyages... des voyages... J'y trouverai sans doute l'apaisement... l'abolition du souvenir... Un jour, peut-être, vous reverrez en moi le type du mari qui s'est persuadé que sa femme n'a jamais aimé que lui, durant même qu'elle était dans les bras d'un autre...

CLARISSE, gênée. — De grâce...

DONCIÈRES, à Sibéran. — Et tu souriras de moi?

SIBÉRAN. — Non.

CLARISSE, à Doncières. — Je vous en prie : ne différez plus de vous rendre près d'elle.

DONCIÈRES. — Le sort en est jeté. J'y vais!... J'y vais!

Il sort par la gauche.

Scène VII

CLARISSE, SIBERAN

SIBÉRAN, avec un geste qui suit Doncières. — Hier je l'aurais jugé grotesque et abject.

CLARISSE. — Etiez-vous meilleur, hier?

SIBÉRAN. — Je me connaissais moins.

CLARISSE, avec humilité. — Qui se connaît!

RIDEAU

The play *Connais-toi* is entered according to act of Congress in the year 1909, by M. Paul Hervieu, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

senté pour la première fois *Connais-toi* est une belle et grande soirée dont notre art dramatique a le droit de s'enorgueillir :

« Jamais la maîtrise de M. Paul Hervieu ne s'est affirmée avec plus d'évidence et plus d'éclat que dans sa nouvelle pièce qui, tout de suite, nous est apparue classique. *Connais-toi* possède, en effet, à un degré supérieur les qualités essentiellement distinctives d'un chef-d'œuvre dramatique : l'humanité, la généralité, la puissance, la logique, la simplicité. L'auteur, ayant élu un sujet entre tous périlleux, n'a voulu éluder aucune de ses difficultés ; il les a toutes, au contraire, abordées de front, et il a apporté dans l'exécution de sa pensée cette intransigeante vigueur, cette haute et parfaite probité qui lui valent de la part de tous les lettrés une somme égale d'estime et d'admiration. Réjouissons-nous de la belle et rare aubaine qui nous est offerte de pouvoir satisfaire notre besoin d'aimer et de respecter à la fois un grand talent et un grand caractère. Avec une œuvre pareille, nous avons l'impression non seulement que notre patrimoine littéraire s'est enrichi, mais aussi que la dignité de notre profession a réalisé un important bénéfice de noblesse et de dignité. »

M. Henri de Régnier juge que *Connais-toi* est non seulement une pièce solidement et élégamment construite, mais aussi une pièce émouvante et vraie, d'une grande force de dialogue et de situations et où l'étude des caractères atteint à une sobre et vivante justesse :

« On y retrouve la meilleure veine dramatique de M. Paul Hervieu. Comme *la Course du flambeau*, *Connais-toi* est une pièce philosophique ou plutôt de philosophie morale. Elle a pour titre un précepte et elle contient une leçon, une moralité, comme on disait jadis. »

M. Adolphe Brisson écrit dans *le Temps* :

« Les règles édictées par Aristote, corroborées et rendues plus étroites par les académiciens de Richelieu, M. Paul Hervieu ne les rejette point, il les accepte non seulement comme une nécessité, mais comme une grâce, il s'y soumet avec une sorte de coquetterie. Mais M. Paul Hervieu aurait pu s'en tenir à l'unité d'action. Il s'est imposé la tyrannie de l'unité de temps (sa pièce n'épuise même pas la durée permise, qui est d'une « révolution du » soleil ») ; elle se déroule entre 11 heures du matin et 9 heures du soir. Et pour la troisième unité, l'unité de lieu, il s'y plie également. Voilà donc un ouvrage classique par son dessin général, par sa charpente ; il n'est pas moins classique par la structure psychologique des personnages. Ceux-ci vivent d'une vie, si j'ose ainsi dire, abstraite; ils ne prononcent pas une parole inutile ou futile, ne s'amusent à aucune des bagatelles qui, dans le train ordinaire de l'existence terrestre, se mêlent aux choses graves ; ils n'articulent que les mots, n'exécutent que les gestes strictement indispensables à se faire pleinement entendre et comprendre. Toute superfluité est exclue de la nudité schématique de cet art ; il s'interdit la fantaisie des digressions, le caprice des « hors-d'œuvre » ; il est ramassé, concentré, austère, — et totalement dénué de pittoresque. »

Puis M. Brisson analyse ces trois actes et conclut :

« La pièce s'achève sur une interrogation : « Qui se connaît ? » qui en indique la signification et la portée. Elle proclame une double vérité. Et d'abord une vérité de sens commun, qui n'avait pas apparemment besoin d'être prouvée. C'est qu'il y a loin, comme eût dit Sancho Pança, de la théorie à la pratique, et que les conseilleurs ne sont pas les payeurs et que les préjugés les plus rigoristes fléchissent lorsqu'ils se heurtent à un souci d'intérêt... Puis une vérité d'ordre moral : c'est que mieux vaut aimer que haïr, relever le pécheur que le frapper. M. Hervieu n'est pas le premier qui s'intitule le défenseur de l'indulgence et de la pitié. La plupart des dramaturges prônent cette religion, s'en proclament les apôtres. Là où il s'écarte de ses confrères (et j'insiste sur ce point très important), c'est qu'il ne se borne pas à exalter la douceur et la bonté ; il exalte l'esprit de sacrifice. Il désavoue résolument la doctrine du « droit au bonheur et au plaisir »... Voilà des scrupules auxquels le théâtre actuel ne nous a guère accoutumés. Ce retour vers l'idéalisme, je dirai presque vers un idéalisme chrétien, est, de la part de l'auteur de *Connais-toi*, significatif... J'y vois un essai de réaction contre le réalisme sensuel qui nous submerge. »

M. René Doumic explique ainsi, dans la *Revue des Deux Mondes* pourquoi la nouvelle pièce de M. Paul Hervieu a obtenu un si franc succès :

« Elle a plu par un caractère qui est au surplus celui où on reconnaît les œuvres bien venues : la simplicité. Point de dissertations, point de thèse plus ou moins paradoxale, point de proposition tendante à la réforme des lois, mais des personnages qui agissent, en agissant se font connaître et, par l'exemple de leurs erreurs, nous instruisent des misères de la pauvre nature humaine. Parmi les écrivains de théâtre, aucun autre aujourd'hui ne possède cette manière directe, précise, vigoureuse, et à laquelle convient si exactement la qualification de classique... »

Dans *l'Opinion*, M. J. Ernest-Charles observe que, pour édifier la tragédie bourgeoise, M. Paul Hervieu ne revient pas seulement à notre tragédie classique : il remonte à la tragédie antique :

« Il accorde à la fatalité un rôle que Corneille et Racine ne lui attribuaient pas.

» S'il fait ainsi, c'est peut-être moins par système de dramaturge que par conception de moraliste. Paul Hervieu croit à l'infinie faiblesse de l'homme, à la défaite inévitable « des cerveaux » sans défense, des cœurs trop pas- » sionnés », et, comme il est pessimiste, il voit volontiers l'homme exposé, par la vie mauvaise, à des souffrances de toutes sortes et créant lui-même ces souffrances par son inconscience ou par sa lâcheté devant la vie mauvaise. Ses héros sont le plus souvent accablés par le sort, et désarmés par lui. Alors même qu'ils affirment dans la sérénité du bonheur leurs idées tranchantes sur la vie, ils sont voués au malheur, et déjà ils sont entraînés aux cataclysmes qui ne laisseront aucune de leurs idées debout, et les écraseront eux-mêmes. Rien n'est plus tragique que l'aventure inévitable passant, comme une tourmente qui renverse et démolit tout, sur la vie du héros de *Connais-toi*, au moment même où il est le plus assuré d'être dans la vérité, dans la sagesse, au moment même où il estime sa quiétude plus stable ou plus justifiée. Il est irresponsable de l'infortune qui subitement l'accable. Et cette infortune est la vengeance des puissances ennemies qui, extérieures à l'homme, le guettent, et, à l'instant marqué par les destins, l'accablent. Ainsi, les êtres les plus confiants en leur vertu intellectuelle et morale sont les jouets de forces malfaisantes, qui restent étrangères à eux et dont ils ne peuvent conjurer les maléfices... La tragédie bourgeoise obtient de cette façon je ne sais quel caractère auguste et presque religieux, et l'émotion qu'elle procure, qu'elle inflige, en est singulièrement amplifiée et ennoblie. »

***

Au tout premier rang des interprètes, il faut placer Mme Bartet ; elle a, dans son rôle de Clarisse de Sibéran, toutes les perfections : la perfection des attitudes, la perfection des gestes, la perfection de la diction, des intonations, des regards ; elle est la perfection même. M. Le Bargy a campé une silhouette de vieux général, encore vert, et sec, et cassant que certains des spectateurs ont beaucoup admirée, que d'autres ont jugée un peu risquée pour le personnage imaginé par M. Paul Hervieu. M. Grand a donné, dans le rôle du lieutenant Pavail, une preuve nouvelle de son talent ardent et habilement contenu, vigoureux et souple. Mlle Marie Leconte a été gentiment étourdie, inconsciente comme il convenait ; enfin MM. Raphaël Duflos et Dehelly ont été corrects dans deux rôles de second plan.

GASTON SORBETS.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Les abonnés de *L'Illustration* ont reçu en 1908 :

TRENTE PIÈCES DE THÉATRE

Ils ont reçu du 15 janvier au 15 mai 1909 :

Pylade
Le Poulailler
Les Vainqueurs
La Course du Flambeau
Le Masque et le Bandeau
Les Grands
L'Oiseau blessé
Le Lys
Trains de Luxe
La Furie
La Route d'Émeraude
Arsène Lupin
La Clairière
Beethoven
La Fille de Pilate
L'Impératrice
L'Ane de Buridan
Connais-toi

SOIT, EN QUATRE MOIS : DIX-HUIT PIÈCES DE THÉATRE

Dans nos prochains suppléments, nous publierons :

LE REFUGE
de M. Dario Niccodemi (Théâtre Réjane);

LA TOSCA
de Victorien Sardou (Théâtre Sarah-Bernhardt);

NONO
de M. Sacha Guitry (Théâtre Antoine, direction Gémier);

LA CRUCHE
ou
J'en ai plein le dos de Margot
de MM. Georges Courteline et Pierre Wolff (Renaissance);

LE SCANDALE
de M. Henry Bataille (Renaissance).

ABONNEMENTS A *L'ILLUSTRATION*
donnant droit à tous les numéros de *L'ILLUSTRATION THÉATRALE*

France et Colonies		Étranger (Union postale)	
Un an	36 francs.	Un an	48 francs.
Six mois	18 »	Six mois	24 »
Trois mois	9 »	Trois mois	12 »

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Le Directeur : René Baschet.

Imprimerie de *L'Illustration*, 13-15, rue Saint-Georges, Paris (9e).
L'Imprimeur-Gérant : A. Chatenet